

TRAITÉ DE LA PESTE,

OÙ L'ON EXPLIQUE
d'une manière nouvelle les principaux
Phénomènes de cette Maladie, & où
l'on donne les moyens de s'en préserver
& de la guérir.

Par M. BAUX le fils, *Docteur en Médecine*
à Nîmes.



A TOULOUSE;

De l'Imprimerie de JEAN GUILLEMETTE;
Libraire Juré de l'Université, rue de la Porterie.

M. DCC. XXII.

AVEC PERMISSION.

A V E R T I S S E M E N T.

ON publia le deſſein de ce Traité dans une Lettre qui fut imprimée le 26. de Juillet 1721. Pluſieurs éditions qui en ont été faites , & qui ont été bien reçues du Public , ont déterminé l'Auteur à exécuter ſon projet. Il ne s'eſt pas étendu ſur l'origine de la Peſte , ce qui n'étoit pas fort intereſſant ; & n'a propoſé ſon hypothèſe que pour donner raiſon de la propagation du venin & de ſes différentes manières d'agir , ſans prétendre en faire le ſeul fondement de ſa Pratique , qu'il n'a établie que ſur les obſervations des plus habiles Praticiens , & ſur celles qu'il a faites dans des faits analogues ; & comme il a eu plus en vûe de conſerver les ſains , & de guerir les malades , que de plaire aux curieux , il s'eſt étendu dans le chap. des Préſervatifs , & dans celui de la Cure : il eſt même entré dans le détail de la Cure externe ; parce que le plus ſouvent le traitement des Peſtiferez eſt commis à des Etudians en Chirurgie , qui n'ont pas encore toutes les connoiſſances qu'il leur faut pour bien penſer les malades.

à ij

TABLE DES CHAPITRES.

C HAPITRE PREMIER. <i>De la nature de la Peste,</i>	page 1
C HAP. II. <i>De l'origine de la Peste,</i>	13
C HAP. III. <i>Du levain pestilentiel,</i>	18
C HAP. IV. <i>Des causes éloignées de la Peste,</i>	28
C HAP. V. <i>Des symptômes de la Peste, & de l'analogie de cette Maladie avec la petite Verole,</i>	34
C HAP. VI. <i>Du prognostic, ou des bons & des mauvais signes de la Peste,</i>	48
C HAP. VII. <i>Des préservatifs,</i>	58
C HAP. VIII. <i>De la cure de la Peste,</i>	89



P E R M I S S I O N.

LE Sieur GUILLEMETTE, Imprimeur de la Ville de Toulouse, pourra imprimer l'Ecrit qui a pour titre : *Traité de la Peste, par M. Baux Docteur en Medecine à Nîmes* ; qui a été examiné par nos ordres. Fait à Montpellier le hûitième Juillet mil sept cent vingt-deux.

Signé, DE BERNAGE.

TRAITE



TRAITÉ DE LA PESTE.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature de la Peste.

DE toutes les maladies qui affligent l'homme, il n'y en a pas de plus redoutable que la Peste ; puisqu'il n'en est point qui cause tant de trouble dans la société civile, ni tant de mortalité. Au seul nom de *Peste*, la terreur & la crainte s'emparent des esprits, tout est en alarme, tout fuit, tout est en trouble, tout est en confusion. Les liens du sang & de l'amitié ne sont pas assez forts pour retenir les sains auprès des malades. On voit des enfans qui ne reconnoissent plus leurs peres, & de peres dont la tendresse s'évanouit pour leurs enfans. L'époux s'éloigne de son épouse, & l'épouse n'ose plus aborder son époux. Il n'y a plus de communication, ni entre les Concitoyens, ni avec les Etrangers. Le commerce suspendu, la plupart vivent dans l'inaction ; & ceux qui devroient maintenir l'ordre dans une Ville, souvent saisis d'un esprit de vertige & d'étourdissement, travaillent

A

beaucoup & ne font rien, tandis que les plus mutins du Peuple profitant du desordre, pillent & volent de toutes parts. Cette maladie est si maligne, qu'il n'y a souvent qu'un pas de la vie à la mort pour la santé la mieux établie ; & sa malignité est si meurtrière, qu'elle attaque sans distinction tous les sexes, tous les âges, tous les tempéramens ; les femmes & les hommes, les jeunes & les vieux, les sains & les infirmes en sont également emportez.

*Mista senum ac juvenum desantur funera ; nullum
Scava caput Proserpina fugit. (a)*

Tant de funestes effets m'ont fait naître le dessein de traiter cette matière, qui est sans difficulté la plus intéressante & la moins connue de toute la Médecine. Je ne me flatte pas de dire sur ce sujet, ce que l'on peut dire de mieux ; je m'estimerai fort heureux si mes réflexions sont de quelque utilité, & si elles engagent quelque Sçavant à publier ses idées.

La Peste est une maladie épidémique, si aiguë & si mortelle, que de ceux qui en sont attaquez, il en meurt un plus grand nombre qu'il n'en guérit ; qui est quelquefois accompagnée de la fièvre, & d'autres fois sans fièvre, & qui se communique par un venin qui pénètre notre corps.

On la divise en Peste générale, quand elle attaque une grande partie du monde ; en particulière, qui afflige qu'un seul Royaume, une Province, une seule Ville, ou quelques maisons ; (b)

(a) Horat. od. 28. lib. 1.

(b) Il n'y eût en 1654. à Montpellier qu'une seule maison attequée de la Peste, qui y fut portée d'une Ville voisine, qui étoit pestiférée. *Drelincourt, visit. char.*

& en locale, qui ne s'étend pas au-delà du pais où elle a pris naissance par quelque disposition particuliere du terroir. (*a*)

On ajoute qu'il y a des Pestes qui sont communes aux hommes & aux animaux, (*b*) qu'il y en a qui sont particulieres aux animaux, qu'il y en a même qui attaquent les plantes ou leurs fruits. De celles qui se prennent aux animaux, ce n'est pas toujours à ceux de la même espece : tantôt c'est aux Poissons, tantôt aux Oyseaux, & tantôt aux Animaux terrestres ; & de ceux-ci les Bœufs, les Pourceaux, les Moutons, les Poules (*c*) les Lapins, les Chats (*d*) &c. sont attaquez en differens temps.

Ce sont là les divisions que l'on fait ordinairement de la Peste, qui me paroissent assez inutiles ; puisque toute Peste peut être particuliere, pourvu que ce qui est gâté ne communique point avec ce qui est sain, & toute Peste peut devenir generale par la communication ; d'ailleurs je ne crois pas

(*a*) Le Philosophe Empedocles fit boucher l'ouverture d'une montagne, de laquelle sortoit un vent pestilentiel, & delivra par ce moyen la contrée de la Peste, qui y étoit ordinaire auparavant. *Plutarq. opus. Ammian Marcellin* fait mention *liv. 23.* de semblables ouvertures de quelques lieux d'Assirie, & dans le territoire d'Hieropolis, Ville de Phrygie.

(*b*) Dans la grande Peste qui affligea le Languedoc en 1502. il mourut une si prodigieuse quantité d'Oyseaux, que la terre en étoit couverte. *Laur. Joub. traité de la Peste, liv. 2.*

(*c*) On a remarqué au Printemps de cette année 1721. qu'il y a eu une grande mortalité de Poules dans la Province de France, & sur tout en Bric. *M. Gautier, conjectures sur la Peste.*

(*d*) Une Peste à Paris en 1567. attaqua seulement les Chats, & en fit mourir une infinité. *Laur. Joub. ibid.*

qu'un même venin pestilentiel soit propre à infecter & les Hommes & les Animaux ; on voit du moins que certains poisons mortels pour les Animaux ne nuisent pas à l'Homme , & que certains poisons qui tuent l'Homme ne font pas le même effet aux Animaux. On a vu souvent une grande mortalité de ceux-ci , sans qu'il y ait eu aucune apparence de maladie parmi les Hommes ; & nous voyons aujourd'hui une maladie qui fait des ravages étonnans par tout où elle passe , & qui ne fait aucun mal aux Animaux.

Si la Peste qui au Siège de Troye attaqua l'Armée des Grecs , fit périr les Mulets , les Chiens & les Hommes ; (*a*) si celle qui fut à Rome l'an du monde 3488. ravagea indifféremment les Hommes & les Bêtes ; si pendant la Peste qui en 1502. affligea le Languedoc , il mourut des Hommes , & une grande quantité d'Oyseaux ; de-là on ne doit point conclurre qu'il y ait un venin particulier , qui soit commun aux Hommes & aux Animaux : car il peut arriver que tandis que les Hommes sont atteints de la Peste , les Animaux aient une maladie pestilentielle , qui n'a rien de commun avec celle dont les Hommes sont affligés.

Si le Vaisseau du Capitaine Châtaun , qu'on dit avoir porté la Peste à Marseille au mois de Mai de l'année 1720. étoit arrivé il y a quelques années avec les mêmes circonstances , auroit-on eu raison de soutenir que la maladie des Bœufs (*b*) avoit quelque chose de commun avec celle qui nous a déjà causé tant de maux , & qui allarme avec raison toute l'Europe ? Je m'attache donc unique-

(*a*) *Hom. Iliad. liv. 1.*

(*b*) Il y eût il y a quelques années , une grande mortalité de Bœufs en Languedoc.

ment à la Peste qui est particulière aux Hommes.

Cette Peste se complique si souvent avec la fièvre maligne , que plusieurs Auteurs les confondant , ont soutenu que la Peste n'étoit qu'une fièvre maligne , dont le levain étoit fort exalté ; & ils ont rangé cette maladie dans la classe des fièvres.

Nous avons été assez long-temps en France sans ressentir les tristes effets d'un mal si redoutable , pour donner lieu au plus grand nombre des Medecins d'adopter cette opinion. Ils croyoient que la mauvaise methode des Anciens dans le traitement de la fièvre maligne, étoit la cause de l'exaltation du levain de cette fièvre ; ce qui lui faisoit acquérir la qualité de levain pestilentiel. Déjà la Physique moderne , qui a donné lieu à la réforme de la pratique de la Medecine , se glorifioit de ses heureuses découvertes , & d'avoir par-là diminué le nombre des maladies.

Mais qu'une triste experience nous fait bien voir que c'est un venin particulier , dont la contagion est si prompte , que malgré tous les soins qu'on a sçu prendre , il s'est glissé des uns aux autres , & il est passé dans un grand nombre de lieux !

La fièvre n'est pas de l'essence de la Peste ; on a vû autrefois (a) & l'on voit encore aujourd'hui des Pestiferez sans fièvre , qui sont dans un plus grand danger que ceux qui ont la fièvre fort allumée : on peut conclurre de-là , que la Peste est

(a) *Quedam omnino sine febre est: hoc qui ignorat , majori indiget experientia , & se non satis in bonum Autorum scriptis versatum prodat. Non paucis adfui, quibus, aliàs sanis, bene & comedentibus & dormientibus, Bubones erant in inguine, in collo, sub axillis, & post aures, malignitatem suam in curatione magis manifestantes, quàm Bubones illi qui febrem intensissimam comitem habebant. Bæbe tract. de Pest.*

un genre , & non pas une espece de maladie. Les symptomes particuliers qui l'ont caractérisée autrefois , seront les especes de ce genre.

On peut dans les exemples suivans , remarquer combien ces symptomes ont varié. La Peste de l'année 1348. décrite par *Guy de Chauliac* , étoit d'abord marquée par un crachement de sang ; ceux qui en étoient pris mouroient dans trois jours. Deux mois après que le mal avoit commencé dans un lieu , les Bubons & les Charbons se mettoient de la partie , & la mortalité n'étoit plus si prompte ni si grande.

Celle qui fut en France en 1557. étoit accompagnée d'une toux violente : (*a*) elle fut nommée *Coqueluche* , du nom d'un Capuchon , appelé *Coqueluchon* , qu'on portoit en allant par la Ville , pour se garantir du mauvais air.

Celle d'Angleterre de l'année 1486. & 1487. (*b*) qui a retenu le nom de *Sueur Angloise* , se déclaroit d'abord par une sueur generale , accompagnée d'une douleur de tête , & d'une chaleur brûlante dans les entrailles ; cette ardeur étoit si forte , que les malades avoient beaucoup de peine à la supporter , ce qui les obligeoit à jeter leurs couvertures s'ils étoient au lit , ou à se mettre nus s'ils étoient habillez : quelques-uns pressés par la soif cherchoient du soulagement dans la boisson de l'eau fraîche : il y en avoit qui pour se délivrer du feu qui les dévorait , & de la mauvaise odeur de leur sueur , tachoient , dans l'esperance sans doute de consumer toutes leurs humeurs , de se faire suer davantage , en mettant de nouvelles couvertures ; les uns & les autres mouroient fort peu de temps

(*a*) *Forest. obs. lib. 6. 2.*

(*b*) *Polidor. Vergil. ang. lib. 26.*

après que la sueur avoit commencé. La mortalité étoit si grande, qu'à peine sur cent malades il en échapoit un seul, & le mal ne duroit pas au-delà de vingt-quatre heures; car on mouroit ou l'on guérissoit avec la sueur: cette crise n'épurant pas suffisamment le sang, on tomboit plus d'une fois en rechûte, & ces rechûtes étoient souvent funestes; ce mal avoit emporté une partie considérable (a) de la Nation Angloise, lorsqu'on trouva un Remède très-efficace pour guérir promptement.

Si quelqu'un étoit pris de la sueur, & que ce fût pendant le jour, il alloit se coucher sans se déshabiller; si le mal prenoit au lit, il falloit demeurer sans remuer pendant vingt-quatre heures entières: cependant on se faisoit couvrir, non pas pour provoquer la sueur, mais seulement pour entretenir celle qui venoit naturellement: on ne prenoit aucune nourriture, on en accordoit pourtant à ceux qui ne pouvoient pas supporter cette abstinence: on ne beuvoit que chaud, & seulement pour apaiser la soif. Pendant tout le temps de cette sueur il falloit être fort attentif à ne se découvrir ni les mains ni les pieds, dont le refroidissement étoit mortel.

Enfin, l'Inguinaire ou la Peste à Bubons, qu'on prétend n'avoir commencé qu'au sixième siècle; (b) cette Peste fit un très-grand ravage à Constantinople en l'année 558. sur tout pendant les mois de Juillet & d'Août: deslors on commença de se servir de tombereaux pour porter les cadavres. (c) Cette espèce de Peste est la plus ordinaire; celle que nous avons aujourd'hui en France est de cette nature, & c'est de celle-là particulièrement que j'ai dessein de parler.

(a) Le tiers. (b) Procope. (c) Evagre.

Toutes les différentes espèces de Peste sont très-contagieuses: si quelqu'un en doute, je puis bien faire comme ce Philosophe, (*a*) qui pour en convaincre un autre qui nioit le mouvement, se contenta de se lever, & de marcher; je puis de même dire à ceux qui nient que la Peste se communique: Voyez ces Villes où la mort fait sa moisson! Regardez ce qui s'y passe à l'égard de ceux qui approchent les malades; vous verrez qu'ils périssent presque tous; & que ceux qui se sequestrent de toute communication, sont à l'abri de tout mal! Considérez de quelle manière le mal a commencé à Marseille, & les progrès qu'il a faits! Lisez les faits rapportez par un témoin oculaire & non suspect! (*b*) Mais supposons pour un moment, que tous ces faits sont incertains ou même faux; supposons que la Peste ne fût pas dans Seyde, dans Barut, & dans d'autres Lieux de la Syrie, quand les Vaisseaux qu'on dit l'avoir portée à Marseille en sont partis; qu'il ne soit mort personne dans le trajet; qu'il ne soit mort aucun Crocheteur de ceux qui débarquerent les Marchandises; que le mal fût à Marseille avant l'arrivée de ces Vaisseaux; que ceux qui se sont sequestrez dans une Ville pestiférée ne se soient garantis que par la tranquillité d'esprit, ou les commoditez de la vie; que les enfans incapables de s'effrayer de la Peste, ne soient morts que par les mauvaises dispositions qu'avoient mis dans leurs corps l'interruption de leurs jeux & de leurs badinages accoutumés; que les personnes qui ont servi les malades avec fermeté & intrepidité, ayent trouvé dans la contention

(*a*) Diogene.

(*b*) M. Pichati, Journal de ce qui s'est passé à Marseille,

d'esprit,

d'esprit, ou dans un peu plus de nourriture qu'ils prenoient, en vûe de soutenir leurs forces dans la fatigue, de quoi former des cruditez, pour les rendre susceptibles de l'impression de la cause commune; qu'un grand nombre de Forçats qui ont servi de Corbeaux, n'ayent péri que parce qu'ils avoient été saisis de peur, ou qu'ils n'avoient pas observé les loix de la sobriété; que les Forçats qui avoient demeuré sur les Galeres, ne se soient conservez malgré les mauvais alimens dont ils étoient nourris, & la peur qu'ils devoient avoir d'être employez aux mêmes fonctions que leurs Compagnons, que parce que leur nourriture, quelque mauvaise, n'avoit pas été excessive, ni leur peur si grande; qu'un Chirurgien ayant ouvert un Bubon, en entrant à la Canourgue, & le pus ayant réjailli sur sa main, il ne s'y forma sur le champ un Charbon, qui fut suivi dans quelques heures de la mort, que par une disposition particulière de son sang; que toutes ces raisons en un mot, soient reçues pour bonnes: on ne scauroit néanmoins nier que la Peste n'ait paru à Marseille, & duré un certain temps, avant qu'aucun autre Lieu de Provence en ait ressenti le moindre effet; de sorte que la cause commune, ou l'infec tion de l'air, n'ont pû venir que des exhalaisons qui se sont élevées de cette Ville: d'où l'on peut conclurre évidemment que de toutes les Villes où le venin a porté ses coups, Marseille auroit dû être la plus maltraitée; & que les Lieux qui en étoient les plus voisins, auroient dû souffrir davantage que les plus éloignez,

Des experiences familiares prouvent que tous les Corps en s'éloignant de leur foyer, ou du centre de leur activité, perdent peu - à - peu leur

force , & deviennent insensibles à un certain éloignement. Le feu le plus actif de tous les corps , brûle ceux qui en sont trop près , échauffe ceux qui en sont à une certaine distance , & ne fait aucune impression , si l'on est dans l'éloignement. Les odeurs les plus fortes ne frappent plus l'odorat pour peu qu'on s'en écarte ; & de loin on n'entend pas les sons les plus éclatans.

Il est donc certain , que si Marseille avoit été le foyer de l'infection , la mortalité auroit dû y être plus grande , ou qu'elle auroit dû n'être pas considérable dans les Lieux qui en sont éloignés : il est certain encore , que tous les Lieux généralement qui sont autour de cette Ville , auroient souffert chacun à proportion de son éloignement.

D'autres circonstances devoient encore concourir à augmenter la mortalité dans Marseille ; la surprise , le peu d'expérience des Médecins & des Chirurgiens , & les causes dispositives qui particulièrement s'y trouvoient. Dans cette surprise le bon ordre ne pouvoit pas y être d'abord ; les choses nécessaires à la vie manquoient , & la terreur & la crainte s'emparoit des esprits avec plus de force qu'elles n'ont fait dans les autres Villes , où l'on s'est accoutumé peu-à-peu , en parlant de Peste , de Mourans & de Morts , à voir approcher cette Maladie , sans prendre tant d'alarmes. Les Médecins & les Chirurgiens , surpris comme les autres , & novices dans ce fait , avoient d'abord pris la fuite , ou ne s'étoient servis que de remèdes hazardez. Et la mauvaise nourriture du Peuple , qui ne s'étant nourri que d'un grain porté sur Mer , & le plus souvent à demi pourri , de poisson salé , ou de mauvais fruit ,

avoit contracté une disposition très-propre à recevoir l'impression de la cause commune.

Diroit-on que dans les differens Lieux qui ont été attaquez , il y a eu differens foyers d'infection , de la même nature pourtant que celui de Marseille ? Que dans des airs , ou dans de terres de qualitez fort differentes , par de divers degrez de fermentation , par l'union de certains principes , & la séparation des autres , par la précipitation de quelques-uns , & la sublimation de quelques autres ; il s'est enfin formé en differens temps un venin de la même nature ? Récourir à de pareilles suppositions , ce seroit couper des nœuds qu'on ne scauroit délier , & faire descendre le Dieu dans la machine , *Deus in machina* ; au lieu qu'en admettant la Contagion , tous les Phénomènes de la Peste s'expliquent d'une manière fort aisée.

Donc si Arles , qui est éloigné de Marseille de près de vingt lieues , a été autant & plus maltraité que Marseille , cela n'a pû se faire sans multiplication de venin ; car les causes dispositives qu'on pourroit supposer du côté des alimens ou d'ailleurs , n'y étoient pas à beaucoup près si mauvaises qu'à Marseille. Si la petite quantité de venin , qui auroit été portée par l'air , avoit pû produire un effet aussi grand , il s'ensuivroit que le moins feroit autant que le plus , ce qui implique. Donc si plusieurs Lieux qui étoient entourez de l'infection , se sont conservez , c'est parce que le venin n'y a pas été porté : donc si la Peste a sauté à la Canourgue sans attaquer les Lieux qui étoient entre ce Bourg & la Provence , elle y a été portée.

D'ailleurs , si Marseille avoit été le foyer de l'infection , il auroit dû arriver que le mal y ces-

fait, il auroit dû cesser par tout ailleurs ; ce qui n'est pourtant pas arrivé : il est donc constant que la Peste est une Maladie contagieuse, que son venin se multiplie ; & qu'il doit être porté d'un endroit à l'autre :

La Peste étant contagieuse, il n'y a point d'inconvénient de le publier ; bien au contraire, si elle ne l'étoit pas ; & qu'on ne pût prendre le mal que de la cause commune, & par des dispositions particulières que l'on auroit, il semble qu'il faudroit publier que cette Maladie est contagieuse, pour prévenir les mauvaises dispositions qui se formeroient nécessairement par la crainte & la terreur où l'on seroit, se voyant exposé à une cause commune, contre laquelle on ne sçauroit se garder ; au lieu qu'en regardant la Peste comme une Maladie de laquelle on peut se préserver par la retraite ; on auroit, quoiqu'enfermé, l'esprit tranquille, & l'on éviteroit par-là les mauvaises dispositions du corps. Les personnes charitables & devotes ne se livreroient pas moins au service des Malades, sans s'épouvanter de la crainte de la mort, qu'ils regardent comme la fin d'une vie pénible, & le passage à la récompense de leur zèle, & de leur charité. Les Medecins & les Chirurgiens assurés que par la sobriété & la tranquillité des passions ils peuvent se garantir, feroient leur devoir ; & les ames basses & venales, que l'argent fait agir, ébloüies par un salaire considérable ; ne verroient plus le danger. L'exemple d'un seul qui ne seroit pas mort dans les mêmes fonctions, seroit assez puissant pour les persuader qu'ils auroient le même sort.



C H A P I T R E II.

De l'origine de la Peste.

N O U S voyons entrer la Peste en France ; nous la voyons passer de Ville en Ville , de Province en Province ; & nous trouvons d'ailleurs dans les Auteurs l'Histoire de tant de Pestes , qui ont été portées en Europe , & qui se sont communiquées d'un Royaume à l'autre , que nous pourrions croire avec quelque apparence de raison , que cette Maladie est étrangère , & qu'elle prend ordinairement naissance dans quelqu'autre partie du Monde , d'où la communication peut la porter par toute la terre ; & comme les Historiens rapportent le plus souvent , que ces Pestes remarquables qui ont paru en divers temps , sont venues d'Afrique , ou des Contrées voisines , ne pourrions pas conjecturer que c'est une Maladie endémique en Afrique , & à son voisinage ?

La Peste d'Athènes , décrite par Thucydide (a) commença en Ethiopie l'an 428. avant Jésus-Christ ; d'où elle descendit en Egypte , & de-là gagna l'Afrique , la plus grande partie de la Perse , &c.

Celle de l'année 532. dont parle Procope , & qu'on appella *Inguinaire* ; parce qu'alors on commença de s'appercevoir de la sortie des Bubons aux aines , commença par l'Ethiopie , se répandit par tout le Levant , & parcourut presque tout le Monde avec tant de violence , qu'elle depoula plusieurs Villes. Elle fut dix ans après à

(a) Liv. 2. §. 8.

Constantinople , & elle y fut portée d'Egypte ; (*a*) soit que ce fût le même levain de la première, ou qu'il s'en fût formé un nouveau.

Cette grande Peste qui ravagea Constantinople en 764. y fut portée de Sicile & de Calabre , où elle étoit venue de Barbarie. (*b*)

Saint Augustin (*c*) parle d'une horrible Peste qui desola l'Afrique , où il mourut plus d'un million d'Africains , & une infinité de Soldats Romains. Et M. Drelincourt (*d*) dit qu'une autre Peste qui étoit venue d'Egypte à Constantinople , y enlevoit jusqu'à dix mille personnes par jour.

Nous trouverions en fouillant dans les Historiens , un grand nombre de ces Pestes qui sont venues de quelque partie de l'Afrique ; mais pour ne pas entrer dans un trop long détail , nous rapporterons seulement ce qu'a écrit M. Drelincourt , (*e*) après Des-Ayes.

„ Cette Maladie est ordinaire en Egypte ; mais
 „ à cause de la pureté de l'air , elle n'y est pas
 „ fort dangereuse. Il est vrai que quand ceux
 „ qui en sont frappez , viennent à changer d'air ,
 „ le mal se rend dangereux & contagieux , com-
 „ me en ces quartiers-ci ; de sorte qu'y ayant un
 „ continuel commerce d'Egypte à Constanti-
 „ nople , & la predestination à laquelle les Turcs
 „ s'arrêtent , les empêchant d'y établir aucun or-
 „ dre , le mal se communique par toute la Tur-
 „ quie , où il fait bien d'autres ravages qu'en
 „ Egypte.

Le commerce qu'on a eu , presque de tout temps

{ *a* } Procope de bello Persico , lib. 2.

{ *b* } Voyez Cedrenus.

{ *c* } De civit. Dei.

{ *d* } Vist. charit. (*e*) Ibid.

dans le Levant , a dû souvent fournir l'occasion aux Negocians de porter la Peste par toute l'Europe.

Celle de 1348. décrite par Guy de Chauliac , avoit été portée du Levant. Elle parcourut toute la Terre , & fut si mortelle , qu'à peine laissa-t-elle la quatrième partie des Hommes , parce que ceux qui en étoient attaquez mouroient presque tous.

Celle qui fut en Allemagne en 1679. y fut portée par une Garnison que les Turcs envoyèrent à Neuhaufel : le mal se communiqua à plusieurs Villes & Villages ; il s'échauffa si fort à Vienne , qu'il perit dans cette Ville-là ou aux Villages voisins , cinquante-deux mille personnes dans quatorze mois de temps que le mal y dura. (a)

On trouveroit sans doute dans les Auteurs un grand nombre d'autres Pestes venues du Levant , quoiqu'ils n'ayent pas souvent parlé de l'origine de celles qu'ils rapportent , & qu'ils en ayent passé plusieurs sous silence.

On n'a rien dit que je sçache de la dernière Peste que nous avons eüe en ce pais-ci en 1649. Elle entra par Marseille , attaqua plusieurs Villes & Villages de Provence , & se repandit en Languedoc ; Beaucaire , Saint Giles , & autres Villes , Villages , ou Metairies de notre voisinage étant infectez , elle se glissa dans Nîmes : mon ayeul fut le premier qui s'apperçût qu'un Meunier , pour lequel il avoit été appelé , étoit mort de la Peste. Il en fit sa déclaration à l'Hôtel de Ville le 9. d'Août , ce qui renouvella l'attention des Officiers de Santé ; mais leurs soins n'empêcherent pourtant pas la Contagion de penetrer dans la Ville , & sur tout dans le quartier des Arenes ; il est vrai qu'elle

(a) Journal des Sçavans 27. Mai 1680.

ne s'enflâma pas beaucoup, peut-être parce que tout le bois sec avoit été brûlé dans les deux Pestes qui avoient précédé celle-ci, & la santé fut publiée le 12. Decembre suivant.

On ne marque presque jamais, ni le progrès ni la durée de la Peste dans un Estat; on ne dit mot de plusieurs Lieux qui ont été affligez; ce qui fait croire que plusieurs Pestes dont on a parlé, pouvoient être la même qui avoit passé d'une Ville ou d'un Royaume à l'autre, ou qui s'étoit renouvelée, parce qu'elle n'avoit pas été suffisamment éteinte.

Sur cette opinion, on pourroit avancer que la Contagion qu'il y eut en France au commencement du dernier siècle, y dura plus de trente ans. (a) Elle étoit en 1606. & 1607. à Poitiers. (b) Depuis l'année 1620. jusqu'en l'année 1623. à Paris. (c) En 1626. 27. & 28. elle affligeoit Lion, Toulouse, & plusieurs autres Villes du Languedoc. (d) En 1629. Montpellier, (e) & dans les intervalles elle pouvoit être en d'autres Lieux du Royaume, dont on n'a pas eu occasion de parler. Elle étoit à Nîmes en 1629. & 1630. elle s'y renouvela en 1640. & dans l'intervalle elle désola plusieurs Lieux voisins: on n'a cependant rien publié là-dessus. La première (f) fut pourtant bien remarquable; elle y fut portée d'Aramont, (g) par la fille d'un Tailleur d'habits, qui mourut la

(a) Les Auteurs parlent d'une Peste, qui regna 52. ans, *Nicephor. liv. 17. ch. 18. Evagre, liv. 4. ch. 28.*

(b) M. Drelineourt après Cirois, *Visit. Charit.*

(c) Memoires de l'Abbé de Maroles.

(d) Ranchin, *Opuscul.*

(e) *Ibid.*

(f) Celle de 1629.

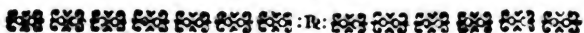
(g) C'est un gros Bourg, éloigné de Nîmes de quatre lieues.

premiere

premiere le 21. de Juillet; le mal y dura jusqu'au Printemps, & la santé ne fut publiée que le 11. de Mai, après la perte de huit mille personnes; ce qui étoit d'autant plus considerable alors; que ce nombre surpassoit de beaucoup la moitié des Habitans.

La Contagion s'étant renouvelée dix ans après dans les Villages voisins; par quelques hardes qui avoient été enfermées durant la premiere Peste, & dont on voulut se servir alors, elle entra dans la Ville le 15. de Mai 1640. sa durée ni sa violence ne furent pas considerables; car la santé fut publiée le 23. d'Octobre de la même année. On n'avoit pas dans ce temps-là autant d'appréhension de s'infecter, qu'on peut en avoir aujourd'hui; puisqu'on alloit se promener près des Infirmeries, & visiter les malades par curiosité; ce qui porta les Magistrats à faire défendre sous des peines ces promenades & ces visites.

Nous n'avons pas crû devoir nous étendre davantage sur ce qui regarde l'origine de la Peste: cette recherche n'est pas d'une grande utilité; il est assez indifferant pour le soulagement des malades, que cette maladie soit étrangere & portée, ou qu'elle soit epidémique. Passons à la nature du levain pestilentiel.



C H A P I T R E I I I .

Du levain pestilentiel.

LA cause efficiente & prochaine de la Peste , est un Virus ou Venin très-subtil ; c'est-à-dire , une matiere fort tenuë , qui penetre au corps , & y met toutes les fonctions dans un si grand desordre , qu'elles cessent souvent subitement , ou dans quelques heures ou dans quelques jours. Il est donc très-important , pour combattre ce venin , d'en découvrir la nature ; puisqu'il faut connoître une maladie pour la guerir , & qu'on n'a aucun remede pour celle que l'on ne connoît pas.

Ignoti nulla est curatio morbi.

Mais comment pouvons-nous parvenir à cette connoissance ? Ce venin est si subtil , qu'il se dérobe à nos sens ; le secours de la Chymie est si douteux ; & toutes les experiences que l'on pourroit faire sont si incertaines , que je ne crois pas qu'on doive tenter ces voyes.

En effet , quel fonds peut-on faire sur les operations de Chymie ? Les principes qu'on tire des Mixtes par la distillation , sont plutôt des productions du feu que des parties réelles des corps desquels on les tire. Si cela n'étoit pas , on tireroit toujours des Mixtes qui sont dissemblables des principes differens , ou en quantité differente , ce qui n'arrive pas ; car on a vû que le *Solanum furiosum* & le chou-fleur , qui sont deux plantes fort differentes en vertu , donnent cepen-

dant des principes semblables, & en même quantité. On remarque la même chose du cerfeuil & de la ciguë, dont les qualitez ne sont pas moins éloignées que celles du *Solanum furiosum* & du chou-fleur.

Que peut-on découvrir par les expériences ? Que l'on trouve le moyen de ramasser la transpiration des Pestiferez ; que l'on prenne leur sueur, le pus d'un Bubon, ou la sanie d'un Charbon, &c. qu'on les examine avec un microscope ; on y découvrira peut-être de petits Insectes. Si on fait passer ces humeurs par le reste des expériences, en les mêlant avec certaines teintures ou dissolutions, &c. on verra changer ces liqueurs ; on les verra rougir ou verdier, & l'on conclura ou que l'acide y domine, ou que c'est l'alkali, &c. mais on ne pourra jamais assurer que les Insectes soient la cause de la Peste plutôt que l'effet ; puisque ces petits animaux se trouvent dans toutes les corruptions : on ne pourra pas aussi distinguer quel est cet acide ni cet alkali, puisque tous les acides & tous les alkalis ne sont pas de la même qualité, & qu'il y a une si grande différence des uns aux autres, que les uns sont convenables à l'homme, & les autres nuisibles.

Si notre esprit avoit assez d'étendue pour avoir des idées claires & distinctes des causes, nous saurions toujours précisément, quelle est l'origine des effets ; mais nos connoissances sont si bornées, que nous ne pouvons découvrir la plupart des causes que par leurs effets. Pour connoître donc la nature du venin pestilentiel, examinons les effets qu'il a produits dans le corps de ceux qui en ont été frappez le plus vivement, & l'état des parties internes où le venin porte ses

coups mortels. A ce sujet nous rapporterons les observations qui ont été faites à Marseille, sur lesquelles nous ferons ensuite nos réflexions.

„ Avant que d'entrer dans le détail de ces ouvertures, il est à propos de remarquer qu'entre certains faits particuliers, dont elles nous instruisirent, nous en observâmes plusieurs qui étoient communs à tous ces cadavres.

„ Sçavoir en premier lieu, les inflammations gangreneuses de quelques viscères, plus fréquemment néanmoins des poulmons & du cerveau.

„ 2. La vessie du fiel, l'estomach & les boyaux remplis d'une bile verdâtre, mais d'un vert foncé; en un mot, pareille à celle que la plupart des malades rejettoient par les vomissemens ou par les selles.

„ 3. Le cœur & le foye beaucoup plus gros qu'ils ne doivent l'être, ayant presque une fois autant de volume qu'ils en ont communement dans l'état naturel, sans néanmoins qu'il parût aucun changement de couleur, ou aucune alteration dans leur substance.

„ 4. Dans tous les cadavres dont j'ouvris la tête, les vaisseaux du cerveau, de ses enveloppes, de sa surface, de sa substance corticale, médullaire, intérieure & extérieure, tous les sinus, &c. fort gonflés & remplis d'un sang épais & noirâtre.

„ 5. Les glandes tumescées, qui formoient les Bubons, gangrenées, noirâtres, livides, purulentes, surtout dans leurs racines.

„ Quant aux faits particuliers, ils peuvent se réduire à l'observation de quelque Charbon intérieur, des taches pourprées & livides, semblables aux

extérieures de l'estomach rempli de longs & gros vers, d'un sang noirâtre & puant ; & ce qui mérite d'être remarqué est qu'aucun presque de tous ces cadavres n'exhaloit de mauvaise odeur, comme ceux des personnes mortes de maladie de pourriture, qui ont été de quelque durée. (a)

Sur ces faits généraux qui ont été observés dans tous les cadavres, je fais deux remarques. 1. La couleur verdâtre de la bile, le sang noirâtre qu'on a trouvé dans les sinus & dans les vaisseaux du cerveau, le cœur & le foye beaucoup plus gros que dans leur état naturel, sans aucun changement de couleur ni alteration dans leurs substances, sont de marques d'épaississement. 2. Les inflammations gangreneuses de différentes parties du corps, principalement du cerveau & du pōumon, les glandes gangrenées qui formoient les Bubons, ne peuvent être que l'effet d'une matière caustique. Concluons de-là que le venin pestilentiel est coagulant & caustique. Il y a encore une autre qualité, c'est la propagation, sans quoi une quantité déterminée de virus ne produiroit jamais qu'un effet déterminé ; & nous voyons ici qu'un homme infecté en infecte un autre, & celui-ci encore un autre ; & ainsi successivement des uns aux autres, un nombre infini d'hommes sont infectés : tâchons d'abord d'expliquer cette multiplication.

On ne doit pas douter que le sang de l'homme ne contienne la semence de différentes maladies : la petite verole, la rougeole, la verette, & plusieurs autres maladies ont constamment leur semence dans le sang : la Peste peut y avoir la

(a) Observ. & réflex. &c. Mrs. Chicoyneau, Verny, & Soulier.

sienne. Quand je dis semence, je n'entends pas des semences organisées, comme sont celles des plantes ou des animaux; quoiqu'on ne puisse pas douter que la semence de plusieurs Insectes ne soit dans le sang, & peut-être celle de plusieurs plantes. (a) Mais j'entends par semences des maladies, de petits corps, dont les parties étant dégagées, seront propres à produire certains effets. Ces semences seront dans notre corps ou dès la generation; & telles pourront être celles qui causent les maladies hereditaires, ou celles qu'on n'a qu'une seule fois en la vie, &c. Ces semences se formeront aussi dans notre corps des alimens que nous prenons, & de l'air que nous respirons; & celles-ci pourront être la semence de plusieurs autres maladies.

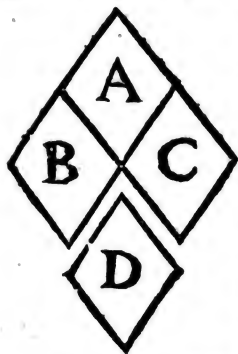
Les principes actifs de ces semences seront de petits corps d'une figure à produire, par exemple, les effets que nous avons remarquez. Il faut considerer ces principes comme étant de même nature dans chaque espece de semence, & unis & liez par des parties embarrassantes; & parce que cette union & cette liaison sont différentes, les principes de ces semences ont differens degrez de liaison, & sont differemment embarrassez.

On comprend assez que certaines personnes auront de ces semences, que les autres n'auront pas; & que ceux qui les auront de la même nature, ne les auront pas tous dans le même degre d'exaltation, ni n'en auront pas la même quantité.

Le développement des principes de ces semen-

(a) On a trouvé une espece de mousse sur le crane du P. Bouhours, qui pouvoit être un amas de plantes, & qui avoit pu lui causer les violens maux de tête qui le tourmenterent pendant long temps.

ces se fera toutes les fois qu'elles s'uniront avec d'autres corps, avec lesquels elles fermenteront ; & ces corps doivent être semblables ou analogues aux principes des semences ; parce que les



principes d'une même espece unis ensemble, laissent des pores qui ont des proportions avec d'autres principes de leur espece ; ce qui est demonstratif. Car si les corps A B C qui sont trois principes de la même figure, sont unis ensemble, ils laisseront un pore qui n'aura de proportion qu'avec le corps D qui leur est semblable.

C'est ainsi que l'acide du vinaigre aigrit le vin, dans lequel un acide semblable est caché ; que le levain de la pâte exalte dans la farine un aigre de son espece, &c. Il est certain que ces aigres sont déjà dans le vin & dans la farine ; puisque le meilleur vin sans le mélange d'aucun vin aigri, devient un excellent vinaigre par le dégagement de ses principes, qui se fait par le mouvement de toutes les parties insensibles du vin ; & le mouvement même extérieur est très-propre à hâter cet effet, selon l'expérience de M. Homberg, qui (a) ayant attaché une bouteille de vin au claquet d'un Moulin, trouva que le seul mouvement du claquet avoit changé le vin en très-bon vinaigre dans l'espace de trois jours. La farine détrempée avec de l'eau pure, s'aigrit aussi d'elle-même sans le mélange d'aucun levain.

(a) Histoire de l'Académie Royale des Sciences, année 1700. page 21.

Nous pouvons donc soutenir , que puisque la Peste est une maladie contagieuse , & dont le levain se multiplie dans nos corps à la maniere des fermens ; nous pouvons ; dis-je , soutenir que nous portons dans nous-mêmes la semence de la Peste ; comme nous portons la semence de plusieurs autres maladies.

On pourroit dire ; que si nous portions la semence de la Peste , elle devroit éclore plus souvent qu'elle ne fait : mais si je vois que les maladies hereditaires ne paroissent pas dans ceux qui par un bon regime de vie entiennent les semences toujours liées & envelopées , & qu'elles attaquent leurs enfans qui vivent dans le déreglement ; si je vois que la petite verole , la rougeole & la verette , ont besoin du levain de certaines fièvres malignes pour éclore , & qu'il est même nécessaire pour exalter les semences de ces maladies , que le temperament se trouve dans les dispositions nécessaires pour concourir avec le levain qui doit produire cette exaltation ; car des personnes d'un âge avancé ont la petite verole , après avoir long-temps résisté aux levains de toutes les fièvres malignes qui ont paru pendant le cours de leur vie : (a) je puis dire que la semence de la Peste a besoin d'un levain particulier pour se développer ; comme je dirai que la poudre à canon est propre à s'enflammer , quoique je voye qu'elle ne prend pas feu , parce qu'elle est mouillée , ou qu'aucune étincelle de feu n'en approche.

Si la semence de la Peste résiste à l'action de tant d'autres levains qui dégagent les semences de plusieurs autres maladies ; si tout ce qui peut met-

(a) On a vu ici à Nîmes un homme âgé de 80. ans mourir de la petite verole , qu'il n'avoit jamais eüe.

.. tre

tre ces semences en état de se développer d'elles-mêmes, ne fait jamais éclore celle de la Peste ; quelque dégagée qu'elle soit des parties du sang ; cela vient de ce que la semence de la Peste est fort petite , & que les parties qui la composent laissent des pores fort étroits , qui ne peuvent être pénétrés par aucun des autres levains qui sont trop grossiers. Nous pouvons donc avancer que la semence de la Peste sera toujours en sûreté , si le venin pestilentiel ne la pénètre , tout de même que nous sommes assurés , que s'il y avoit une serrure aussi petite que l'imagination la peut concevoir , aucune des clefs dont nous nous servons ne seroit propre à l'ouvrir.

Par ces semences la propagation & la contagion s'expliquent sans peine. Le venin qui s'exhale d'un corps pestiféré , s'insinuant dans nos corps par toutes les voyes , & principalement par le poulmon , se répand dans toute la masse des humeurs. Si une seule partie de ce levain agit sur une semence qui sera composée , par exemple de trois parties , il y aura trois levains de plus ; si trois agissent , il y en aura neuf de plus , &c. ce qui suffit pour faire (si les levains trouvent une quantité infinie de semences prêtes à être pénétrées & désinées) des multiplications sans nombre. Ainsi tous ceux qui approcheront des personnes ou des choses pestiférées , prendront nécessairement le mal , s'ils ont les dispositions requises dans leurs semences.

Mais comme il faut certaine quantité de parties de feu pour enflâmer la poudre à canon ; (car on ne voit pas que celui qui est répandu dans l'air le fasse jamais , si on ne le réunit par le moyen d'un miroir ardent , ou par la pierre à feu :) tout de

D

même il faut une certaine quantité de levain pour développer les semences de la Peste. Il faut aussi que ces semences soient disposées pour être pénétrées par le levain , comme il faut que la poudre soit sèche pour prendre feu.

On ne sera pas surpris de voir que quelques-uns ne prennent pas la Peste , quoiqu'ils communiquent avec les Pestiferez , & que d'autres la prennent à la première approche ; la poudre des uns (si je puis m'exprimer de la sorte) est humide , & celle des autres est sèche.

Ce jeune Hollandois , dont il est parlé dans les Journaux d'Allemagne , (*a*) devoit avoir sans contredit sa poudre bien humide. On avoit mis sa maîtresse attaquée de la Peste à l'écart dans un jardin ; il alloit la visiter & le jour à la nuit , & ils se donnoient mutuellement des marques de leur amour , sans que la santé de ce jeune homme reçût aucune alteration d'un commerce si dangereux.

Il pourra se faire aussi qu'une quantité assez considérable de semence se développera pour faire une attaque de Peste qui ne sera pas mortelle ; & il pourra rester encore assez de semence pour faire une seconde attaque , une troisième , & même une quatrième ; ce qui est en effet arrivé à quelques Confesseurs qui ont eu la Peste à Marseille & à Aix , & qui ne sont morts qu'à la troisième ou quatrième attaque qu'ils ont eue à Arles : cela fait voir qu'on ne doit point se fier à ce que les Auteurs ont dit , qu'on n'avoit qu'une seule fois la Peste ; & que si on l'avoit une seconde fois , elle n'étoit pas mortelle.

Pendant qu'une partie des levains , soit de ceux qu'on a reçu de dehors , soit de ceux qui sont (*a*) Ephem. Germ.

déjà développez , agit sur les semences ; l'autre partie agit sur les solides & sur les liquides , en irritant ou déchirant ceux-là , & en épaississant ceux-ci. Plus les solides auront de tension ou seront privez des parties balsamiques qui les lubrifient , plus ils seront exposez à l'action des levains ; plus la circulation du sang sera embarrassée , plus les levains agiront sur les liqueurs en les épaississant. Au contraire , si les solides sont souples , si le sang roule avec facilité , & que toutes les filtrations se fassent bien , le venin ne s'arrêtera en nulle part , & ceux qui seront dans cet état ne prendront point la Peste , quand même le venin réduiroit quelques semences en levains ; mais ils la communiqueroient à d'autres , sans en ressentir eux-mêmes aucun mauvais effet , & peut-être feroient-ils plus de mal que ceux qui sont malades ; parce que le venin de ceux-ci étant encore accroché dans leurs corps , il ne s'en exhale que peu.

On pourroit demander pourquoi ces principes de la semence de la Peste , qui étant séparés sont coagulans , ne le sont pas étant unis ? Il semble qu'ayant plus de masse , ils devroient être plus embarrassans & plus coagulans. Je réponds que ce n'est pas la masse plus ou moins grande d'un corps qui le rend plus ou moins coagulant ; les coagulans n'agissent qu'en embarrassant les pores des liquides par où la matière qui les agit doit passer , ou bien ils peuvent agir sur quelques parties du liquide , qui étant souples obéissent facilement au mouvement ; & les corps coagulans en pénétrant leurs pores peuvent leur faire perdre leur souplesse. Plus ces coagulans seront déliés , plus fortement s'engageront-ils dans ces pores ,

& plus de rigidité acquerront ces parties. Si l'on conçoit des masses composées d'un grand nombre d'acides unis & embarrassés , on concevra que ces masses pourront nager dans du lait sans coaguler ; mais si elles sont dissoutes , comme par exemple par la serosité du lait , pour lors les acides dégagés se répandant dans toute la masse du lait , la coaguleront inmanquablement.

Enfin, de la différente quantité de levain, de la disposition des semences , de l'état des solides & des liquides , on peut donner raison de tous les faits. Ceux qui n'ont pas la Peste aujourd'hui peuvent l'avoir dans un autre temps , lorsque leurs semences seront prêtes à être mises en jeu ; & comme la Peste quitte un homme quand toutes les semences de son corps propres à prendre feu se sont développées & sont sorties , elle finit aussi dans une Ville lorsque le venin ne trouve plus de semences à pouvoir faire éclore. Nous verrons qu'on peut de même donner raison de différens symptômes qui tourmentent les malades , ce que nous ferons après que nous aurons parlé des causes éloignées de la Peste.



C H A P I T R E I V.

Des causes éloignées de la Peste.

NOUS parlerons ici des causes que l'on a regardées comme causes éloignées ou externes de la Peste , & nous les considérerons principalement comme causes dispositives ; c'est-à-dire , qui peuvent mettre dans nos corps des dispositions morbifiques , & les rendre par-là suscep-

tibles des mauvaises impressions du venin. Les choses que nous appellons non-naturelles, sont absolument nécessaires à la vie ; mais elles sont profitables ou nuisibles , suivant leurs bonnes ou mauvaises dispositions , ou suivant le bon ou mauvais usage que nous en faisons.

Un air impur , une mauvaise nourriture , l'exercice violent ou le trop grand repos , l'excès dans les veilles ou dans le sommeil , des secretions rétenues , des passions impetueuses ou languissantes , mettront certainement le corps en état d'être infecté du virus pestilentiel.

L'air est si nécessaire à la vie , qu'on ne sauroit s'en passer un moment ; à chaque inspiration il entre dans le poulmon , s'y mêle avec le sang , & y fait des changemens profitables ou nuisibles , selon ses différentes qualitez : un air serain , pur , temperé , & agité par des vents salutaires qui tiennent ses ressorts dans l'action, rendra le sang fluide , & sa circulation aisée ; un mauvais air fera le contraire : l'air sera mauvais, s'il est chargé des vapeurs & des exhalaisons qui s'élèveront des lacs , des marais , ou des étangs desséchés , des cloaques , des égoûts , des terres profondément remuées , de toutes les choses corrompues & pourries , surtout d'une grande quantité de cadavres qui pourriront sans sépulture , ou enfin des exhalaisons qui sortiront de quelque ouverture ou de quelque crevasse de la terre , après des fermentations souterraines ou des tremblemens de terre.

Toutes les qualitez de l'air qui seront excessives seront mal-faisantes ; le chaud dissipera trop , le froid arrêtera la transpiration , le sec causera trop de tension , & l'humide trop de relâchement. L'inégalité des saisons ou le changement subit d'une

qualité d'air à celle qui lui est opposée , seront tout de même extrêmement nuisibles.

On sera fort disposé à prendre la Peste par une mauvaise nourriture , qui chargeant le sang de sucs impurs & grossiers , donnera lieu à des embarras , & au venin de s'arrêter. C'est pour cette raison que le Peuple qui se nourrit ordinairement de ce qu'il y a de plus mauvais , souffre presque seul des maladies épidémiques ; c'est par la même raison que les années de disette sont toujours suivies de cette sorte de maladies : la cherté des denrées comestibles , & la qualité vicieuse des fruits , suite ordinaire d'une mauvaise récolte , font que le Peuple ne se nourrit que de mauvais alimens.

La bonne nourriture par sa quantité excessive ne procure gueres moins de maux que la mauvaise. L'art de la Cuisine que l'on raffine tous les jours , doit être regardé comme l'art d'abréger la vie ; puisqu'il excite à prendre plus de nourriture qu'il n'en faut pour entretenir le corps , & par ce moyen toute celle que l'on prend se corrompt , & cette corruption est la source des maladies. *Ubi cibus præter naturam copiosior ingressus fuerit , id morbum facit. (a)*

L'intemperance est encore bien plus grande & plus ordinaire dans la boisson ; ce vice est commun & au peuple & aux gens de condition : les uns & les autres donnent à cet égard dans l'excès ; la bonne chère devient insipide , si le bon vin ne la relève ; on ne se contente pas toujours de ceux du pays que l'habitude fait trouver fades , on en fait venir des pays étrangers ; on tire même du vin un esprit , & on en fait des boissons que l'on pourroit appeller des feux potables , qui brû-

(a) Hypp. aph. 17. sect. 2.

lent la masse du sang : ces liqueurs agitent si fort toutes les humeurs, que tout ce qu'elles ont de balsamique se dissipe, tous les ferments se dégagent ; & alors les semences des maladies sont toutes prêtes à éclore. Ceux qui feront un grand usage du vin ou des liqueurs, ou de ces compositions acres & spiritueuses que l'on debite comme des préservatifs spécifiques contre la Peste, ne doivent pas être surpris s'ils sont attaquez des premiers.

Des excès dans l'action & dans le repos, dans le sommeil & dans les veilles, sont contraires aux digestions & aux filtrations ; un sang qui n'est pas assez animé s'épaissit, & ne fournit pas d'esprits, & celui qui l'est trop les dissipe : la suppression des superfluités qui doivent sortir du corps, est aussi une cause de maladie, & conséquemment dispositive de Peste.

Mais rien ne dispose plus le corps à la Contagion, que certaines passions ; comme, la peur, la tristesse, la colere. La peur a souvent causé une mort subite ; si elle ne fait pas toujours un effet aussi prompt, elle fait du moins des changemens fort grands dans tous les organes du corps ; on voit d'abord que la respiration de ceux qui en sont saisis est difficile, que leur pouls s'affoiblit, & qu'ils tombent en syncope. La tristesse peut aussi quelquefois causer une mort assez prompte, & elle fait toujours des changemens morbifiques dans les humeurs ; cette passion retenant les esprits au cerveau, ils manquent au reste du corps. Ceux qui sont plongez dans la tristesse, ont le pouls languissant, les forces abbatuës, & le cœur serré. Dans ces deux passions les esprits manquent à toute la machine, tout se relâche, tout croupit ; il se fait alors tant d'épaississement & d'embarras

propres à rétenir le virus pestilentiel en grande quantité, que peu de ceux qui sont plongez dans ces passions, se garantissent de la Peste. La colere dispose le corps d'une autre maniere : ce n'est plus ici un deffaut d'esprits, ce sont des esprits en désordre & extrêmement agitez ; qui sont séparés des recremens qui troublent les digestions, ou bien cette agitation tumultueuse des esprits dispose les semences à se dégager, & les met en état de recevoir le venin.

Après toutes ces causes que nous venons de considerer comme causes dispositives de la Peste ; il y en a encore qu'on doit regarder comme véritables causes éloignées ; c'est-à-dire, qui sont, pour ainsi dire, voir le jour au levain pestilentiel, que nous supposons être originairement dans les entrailles de la terre, soit qu'il s'y forme dans des matrices particulieres, soit qu'il soit formé depuis la création de la matiere ; de sorte que tout ce qui dégagera ce levain des corps auxquels il peut être uni, ou qui lui ouvrira des passages, doit être regardé comme cause éloignée : ainsi les fermentations souterraines étant très-propres à procurer ce dégagement, la Peste pourra commencer après un tremblement de terre, si ce mouvement a été considerable, & qu'il ait été suivi de quelque crevasse de la terre, qui ait donné lieu au venin de sortir. La Peste pourra aussi être une suite des chaleurs excessives, qui ayant ouvert les pores de la terre donneront pareillement un passage libre aux exhalaisons souterraines.

Quoique les fermentations souterraines qui sont suivies de quelque ouverture de la terre, & les chaleurs excessives, puissent quelquefois causer la Peste en Europe, cela n'arrive pas frequemment ;
il

il est plus ordinaire que cette maladie prenne naissance en Afrique ou aux Païs voisins ; comme l'expérience le fait voir ; soit parce que les fermentations souterraines dégagent toutes ces contrées des levains pestilentiels , qui se répandent facilement dans l'air ; parce que la terre s'y trouve fort ouverte par la grande chaleur , & par le défaut des pluyes ; soit que , d'autres circonstances que nous ne connoissons pas , y contribuent.

Je n'aurai garde de mettre du nombre des causes éloignées la conjonction de différentes Planettes , & l'apparition des Comettes ; & je ne perdrai pas mon temps à réfuter cette opinion : si quelqu'un en est encore entêté , il n'a qu'à lire le Traité de M. de Lafon , Medecin & Professeur à Avignon.

Je ne réfuterai pas non plus d'autres causes que la superstition fille de l'ignorance , avoit établies. Lorsque la cause des maladies étoit inconnue , on ne manquoit pas de dire qu'il y avoit quelque chose de divin , & d'en accuser les Dieux. Les Sages du Paganisme par une croyance Manichéenne , attribuoient au mauvais Principe qu'ils reconnoissoient sous le nom d'*Arimanius* , * la cause de la Peste ; & dans le Christianisme on l'a quelquefois attribuée à la malice des Sorciers.

Je ne crois pas non plus que les exhalaisons des marais , desséchez , des cloaques , &c. ou d'un grand nombre de cadavres qui pourrissent sans sépulture , doivent être mises au rang des causes

* *Arimanes* , l'un des trois Souverains à qui quelques Philosophes Payens avoient donné le Gouvernement du Monde ; ils les nommoient Oromaze , Mithra , & Arimanes ; ce dernier étoit adoré par les Perses , comme principe du mal. Voyez *Cal. Rhodig. & Bayle , Dictionnaire Critique.*

éloignées , quoique dans ces occasions il s'excite de grandes fermentations fort propres à dégager les levains de plusieurs maladies , & principalement des fièvres malignes , qui ont pu quelquefois être si meurtrières qu'on les a prises pour la Peste.

Les vapeurs & les exhalaisons ; qui après le débordement du Nil s'élèvent des eaux croupissantes ou des bourbiers desséchés , ne seront pas la vraie cause de la Peste qui regne souvent en Egypte ; mais elles concourront avec les vents qui peuvent y porter quelques corpuscules pestilentiels ; d'ailleurs la sécheresse qui doit regner alors , peut ouvrir assez la terre , & donner issue à quelques levains de Peste. Passons aux symptômes.



C H A P I T R E V.

Des symptômes de la Peste , & de l'analogie de cette maladie avec la petite verole.

LES symptômes de la Peste sont en si grand nombre , que tous ceux qu'on remarque dans les autres maladies , paroissent presque dans celle-ci ; d'abord les malades sont saisis de frissons irréguliers , ou d'un froid universel ; ils sont accablés d'une si grande lassitude , & leurs forces sont si abattues , qu'ils ont peine à se remuer ; quelques-uns néanmoins conservent leurs forces jusqu'à la mort.

Le poulx est petit , concentré , mol & lent ou vif , ouvert & animé , qui ne résiste pourtant pas au doigt , & qui se perd pour peu qu'on presse l'artere : quelquefois il est inégal , intermittent , ou formicant , & souvent il est semblable au poulx

d'un personne qui se porte bien ; il est aussi variable , étant tantôt dans un état , & tantôt dans un autre.

La chaleur du corps suit d'ordinaire le mouvement du sang ; les uns sont froid, les autres ont une chaleur acre & brûlante , & d'autres sont temperez.

On souffre à la tête des douleurs très-cruelles , & une pesanteur si considerable , qu'on a de la peine à la soutenir ; on a des étourdissemens , des vertiges , des absences d'esprit , des troubles semblables à ceux que cause l'ivresse , des assoupissemens ou des veilles , des délires simples , phrénétiques ou maniaques , des agitations de corps , des inquiétudes & des allarmes mortelles , des tremoussemens , des mouvemens convulsifs ; quelquefois continuels , d'autres fois par intervalle , & des tintemens & des sifflemens d'oreille.

Les uns ont la face livide ou pâle , plombée , éteinte , & cadavereuse ; les jouës abbatuës , les narines élargies , le nez pointu , les yeux fixes , tendus , ternis , troublez , égarez , la perte de la vûe comme les agonisans , la voix tardive , entrecoupée , begayante & plaintive ; les autres ont le visage animé d'un rouge vif ou éresipelateux , les yeux étincellans , rouges & enflâmez , la voix précipitée & forte ; & plusieurs ont le visage & la voix semblable à l'état naturel.

La toux est souvent fort cruelle & sèche , & quelquefois avec crachement de sang ; la respiration est fréquente ou lente , & à plusieurs fort laborieuse , & l'haleine tantôt d'une puanteur insupportable , & tantôt d'une senteur fade ; le cœur souffre des palpitations très-violentes , & l'on a des défaillances & des syncopes fréquentes.

La langue est blanche , rougeâtre ou noire , &

Eij

presque toujours sèche & raboteuse ; & la soif si ardente, que les malades ne trouvent aucun soulagement dans la boisson ; le dégoût est fort grand, on a des nausées, des vomissemens énormes & continuels d'une matiere verdâtre, noirâtre, sanglante, des douleurs à l'orifice supérieur de l'estomach, & le hoquet, des chaleurs brûlantes dans toutes les entrailles, des cours de ventre sans relâche, qu'aucuns remedes ne sçauroient arrêter ; les déjections sont tantôt crûes & sereuses, & tantôt épaisses, le plus souvent puantes, quelquefois remplies de vers, & toujours de la couleur & de la consistance des matieres qu'on jette par le vomissement.

Les urines sont fort souvent naturelles ; les uns les rendent claires & limpides, les autres rouges, chargées & brûlantes ; l'on en voit certains dont elles sont troubles, blanchâtres ou noirâtres ; il y en a aussi dont elles sont sanglantes. La couleur & la consistance des urines varie souvent, le même malade les rend quelquefois le même jour, tantôt claires, tantôt chargées, tantôt d'une couleur, tantôt d'une autre.

Ces malades ont des moiteurs ou legeres sueurs, qui sentent quelquefois mauvais, le plus souvent elles n'ont aucune mauvaise odeur, quoiqu'elles affoiblissent extrêmement ; leur corps est couvert de taches rouges, pourprées, violettes ou noires, qui sont en grande ou en petite quantité, tantôt petites & tantôt grandes, & presque toujours d'une figure ronde ; Elles paroissent indifferemment à toutes les parties du corps, quelquefois plus dans les unes que dans les autres, & occupent souvent toute l'habitude de la peau : ils ont aussi des hemorrhagies des yeux, du nez, des oreilles, de la bou-

che , de l'urethre , & de l'uterus , qui sont ordinairement funestes.

Ces symptômes paroissent quelquefois peu considerables au commencement , & deviennent dans la suite plus violens & plus malins ; d'autres fois ils commencent avec violence , & vont en diminuant ; mais de quelque maniere qu'ils paroissent , les malades perissent presque tous dans peu de jours , si les éruptions exterieures ne se montrent ; c'est-à-dire , si les Bubons, les Pustules ou les Charbons ne sortent.

Les Bubons paroissent ordinairement aux glandes des aines , à celles des aisselles, aux parotides , aux maxillaires , & aux jugulaires , & quelquefois aux parties charnuës ; ils sont precedez d'une douleur qui est quelquefois très-vive & très-aiguë ; ils sortent aux uns plutôt , aux autres plus tard ; les uns en ont plusieurs , les autres n'en ont qu'un , d'autres n'ont que la seule douleur.

Il s'éleve sur toute l'habitude de la peau , des fronces qu'on doit regarder comme de petits Bubons , & qui n'en different que par la situation des glandes ; ceux-ci ne se terminant qu'aux glandes de la peau. Il paroît encore des vessies ou pustules blanchâtres , rougeâtres , livides ou noires , charbonneuses & gangreneuses ; enfin , de veritables Charbons , qu'on appelle de ce nom parce qu'ils brûlent ; ils se placent en differentes parties du corps , particulierement aux bras , aux jambes & aux cuisses ; ils sont en different nombre , (*a*) & de differente grosseur ; ils s'étendent & font des progrès aussi prompts que de veritables gangrenes. Tous ces exanthêmes ne paroissent quelquefois

(*a*) M. de Ranchin en a vu jusqu'à 82. sur un pestiferé.
Opusc.

qu'après la mort, de même que les lividitez du corps.

Tant de differens symptômes sont produits par les différentes manieres d'agir que nous avons reconnues au virus pestilentiel, & selon la quantité des semences & leur disposition.

L'action du venin est quelquefois assez lente pour demeurer plusieurs jours dans le corps sans se faire sentir, d'autres fois elle est si prompte qu'on meurt brusquement, sans même s'appercevoir qu'on est malade, soit qu'alors le venin agisse en coagulant le sang dans les poulmons ou dans le cœur, soit qu'une irritation convulsive ou quelque polype arrêtent subitement le mouvement du cœur, ou que le poulmon ou le cerveau se gangrenent à l'instant : c'est de cette maniere que sont morts plusieurs personnes qui ont expiré dans les rues, & qui en sortant de leur maison n'avoient senti aucun mal ; * mais que le venin agisse lentement ou avec précipitation, c'est toujours en coagulant ou en corrodant.

Dans l'épaississement du sang le mouvement fermentatif de cette liqueur étant fort diminué, la rarefaction n'est pas assez forte pour bander le ressort du cœur ; ce viscere ne pouvant alors se contr'eter que d'une maniere foible & languissante, ne pousse que foiblement le sang dans les arteres, ce qui doit causer le froid universiel, la concentration, la petitesse & la lenteur du pouls. Le sang n'étant poussé que foiblement aux extrémités des vaisseaux, ils s'affaissent, le visage qui n'est coloré que par la présence du sang, devient pâle & cadavereux ; la douleur gravative de la tête, l'as-

A Moscou en 1654. plusieurs personnes moururent de la sorte.

Soufflement, la difficulté de respirer; les inquiétudes, le dégoût; la couleur verdâtre ou noirâtre des matieres qu'on vuide par le vomissement ou par les selles, les urines claires & limpides se détreuissent sans peine de l'épaississement du sang; il arrive de l'inégalité dans cet épaississement qui procure d'autres symptômes; des parties du sang plus épaissies que le reste de la masse, passant dans le cœur, troublent son mouvement, la palpitation vient, le pouls est inégal & convulsif; si le sang séjourne au visage, le tein devient éresipelateux & livide; s'il s'arrête dans les vaisseaux du cerveau, il les gonfle, & ce gonflement en comprimant les nerfs optiques, cause la foiblesse, & même la perte de la vûe; une matiere épaisse embarrassée dans certains viscères quelque temps avant que le mal paroisse, y aura arrêté le suc nourricier qui aura fait grossir ces parties; un semblable embarras dans quelque vaisseau capillaire du cœur, ou dans quelqu'un de ceux qui entrent dans la composition des gros vaisseaux, aura été le commencement d'un polipe; les Froncles & les Bubons seront la suite de la coagulation de la lymphe qui s'embarrasse dans les glandes où ces tumeurs se placent.

Le sang épaissi ne fournira que peu d'esprits animaux, mêmes impurs; parce que les glandes du cerveau étant réachées laisseront passer les matieres hétérogenes, & des levains même pestilentiels; les esprits manquant, les forces seront abbatuës, on tombera en défaillance & en syncope, on sentira la tête fort pesante, la face sera plombée, pâle, éteinte, cadavereuse, les jouës seront abbatuës, les narines élargies, les yeux ternis, troublez, la voix tardive, entrecoupée, begayante;

les esprits impurs auront un mouvement irregulier ; qui sera suivi de l'étourdissement , de veruges , des yeux égarés ; de l'absence de l'esprit ; d'un trouble semblable à celui que cause l'ivresse , du délire general ou maniaque ; des agitations du corps , des tremoussemens , des mouvemens convulsifs ; le mouvement des esprits sera quelquefois rapide ; alors on sera épouvanté , on tombera dans l'insomnie & dans la phrenesie , quelque autre fois les esprits animaux seront presque détruits par l'action du venin ; ce qui causera un abbatement general & de corps & d'esprit.

La corrosion qui est l'action d'un corps penetrant , qui écarte & sépare les parties du corps qu'il penetre , est legere ou forte : elle se fait sentir non-seulement sur les solides , mais encore sur les liquides.

L'action du caustique sur les solides peut être si legere , que ce ne sera qu'un simple éloignement des parties sans division sensible ; c'est-à-dire , que ce ne sera qu'une irritation. Ainsi les humeurs du corps qui seront chargées de levain pestilentiel , auront des pointes très-capables d'irriter les fibres nerveuses & tendineuses de différentes parties ; les frissons irreguliers , les douleurs , la toux sèche , &c. dépendent de ces irritations , qui devenant plus fortes mettront en désordre les esprits animaux , & causeront différentes convulsions.

Les inquietudes , les tremoussemens , les tremblemens , les tintemens & les sifflemens d'oreilles , les yeux fixes , tendus , égarés , les palpitations de cœur , les nausées , les vomissemens , le hoquet , &c. peuvent être regardez comme des mouvemens convulsifs ; la douleur de l'orifice superieur de l'estomach sera l'effet de l'irritation , que quelques corpuscules veneneux feront sur le plexus nerveux de

de l'orifice supérieur du ventricule ; & cette irritation passant au plexus cardiaque par la communication qu'il y a entre ces nerfs , causera les maux de cœur.

Si les corpuscules pestilentiels sont fort dégagés ; que les fibres des parties soient tendues , & qu'elles aient des pores propres à les recevoir , ces corpuscules s'engageront dans ces pores , & l'action du caustique sera forte ; ainsi par tout où le sang séjournera , le venin ayant le temps de pénétrer les solides , les déchirera ; ce qui formera ces inflammations gangreneuses du cerveau , du poulmon , &c. Et parce que le sang a plus de peine à passer par l'extrémité des vaisseaux , il s'y arrêtera , & il s'y fera des ouvertures qui laisseront écouler le sang ; on aura des crachemens de sang , des vomissemens sanglans , & d'autres hemorrhagies ; & l'ouverture de l'extrémité des vaisseaux capillaires de la peau , laissant écouler quelque petite goutte de sang qui s'arrêtera au-dessous de l'épiderme , fera des tâches pourprées ; (a) si l'humeur qui doit passer par les glandes de la peau est fort chargée d'un venin dégagé , & qu'elle s'y arrête , ces glandes & leurs parties voisines en seront rongées ; ce seront là les pustules charbonneuses , ou de véritables charbons , selon la quantité du venin qu'il y aura ; & parce que les vaisseaux voisins seront rétrencis , les liqueurs qui y seront portées ne pouvant pas passer aisément s'y arrêteront , ce qui fera le progrès du Charbon.

Les particules du venin s'étant insinuées dans le

(a) Ces tâches pourprées peuvent avoir une cause opposée , qui est l'épaississement ; car de petits grumeaux de sang peuvent s'arrêter dans les pores de communication des artères avec les veines.

sang , & unies aux semences de la Peste , ou à d'autres parties des humeurs , il s'excite un mouvement qui tend à détruire cette union ; c'est-à-dire , qu'il se fait une fermentation : si l'engagement des corpuscules pestilentiels est grand , que les corps dans lesquels ils sont engagez résistent beaucoup à leur division , la fièvre sera violente , le poulx sera ouvert , vif & animé , le visage ardent , les yeux brillans & enflâmez , la chaleur du corps sera acre & brûlante , la langue blanche ou rougeâtre , noire , sèche & raboteuse , & la soif ardente , la voix précipitée & forte , les urines chargées , troubles & brûlantes , & l'on sentira des chaleurs brûlantes dans les entrailles par des fermentations particulières.

Si au contraire les parties auxquelles le venin est uni ne résistent pas à leur division , la fièvre sera médiocre , & la chaleur tempérée ; & cette résistance sera quelquefois si petite , que la division se fera d'une manière imperceptible , comme il arrive à ceux qui communiquent la Peste , sans être eux-mêmes malades.

Toutes les parties du sang sont quelquefois si pénétrées du virus pestilentiel , qu'elles en sont entièrement brisées , le sang devient une masse sereuse sans aucune consistance , & il s'échape de toutes parts ; on a des diarrhées qu'aucun remède ne peut arrêter , & des hémorrhagies qui sont toujours mortelles ; on a même des sueurs de sang , (a) qui sont telles qu'ayant saigné un malade dans cet état , on n'a pu arrêter le sang , ni reboucher l'ouverture de la veine par aucun astringent ni aucune compresse.*

(a) G. Agricola lib. 2. de Peste apud Schenkium , & Cornet. Lycosth. de Prodigis , ibid.

* Demerbroek.

Le venin pestilentiel peut se compliquer avec celui de plusieurs autres maladies, ce qui entraîne d'autres symptômes ; s'il est compliqué avec celui de la fièvre putride, les malades ont l'haleine & la sueur d'une puanteur insupportable, leurs déjections sont puantes & pleines de vers. La complication peut même donner un caractère général à la Peste ; car le venin peut trouver une disposition générale qui en fixe l'action à certain effet, ce qui suffira pour mettre quelque différence entre les Pestes ; & comme cette disposition générale peut changer, le venin reprenant sa qualité naturelle, la Peste se produira sous les symptômes qui lui sont spécifiques ; c'est ainsi que la Peste de 1348. qui paroisoit d'abord, comme nous l'avons déjà dit, dans tous les endroits qu'elle attaquoit par un crachement de sang qui duroit quelques mois, sans aucune éruption extérieure, prenoit ensuite son vrai caractère par la sortie des Bubons & des Charbons.

Enfin, le venin n'étant pas également répandu dans toute la masse du sang, ne se porte pas également par tout : quelquefois il abandonne une partie qu'il a déjà attaquée pour s'attacher à une autre, tantôt les solides, tantôt les liquides en sont pris ; tantôt il fermente, tantôt il ne fermente pas ; tantôt il pique, tantôt il ronge : d'où l'on peut déduire la variation des symptômes, & donner raison de l'inégalité de l'intermittence du pouls, des déjections qui sont tantôt crûes & sereuses, & tantôt épaisses, & des changemens qui arrivent si souvent à la couleur & à la consistance des urines. Si les esprits animaux ne sont pas endommagés, & qu'ils agissent librement, les forces ne seront pas abbatues ; elles se conserveront jusqu'à la mort.

F ij

Après avoir parlé des symptômes qui tourmentent les Pestiferez, sans nous arrêter à des divisions inutiles & incertaines par les variations que nous avons remarquées ; nous dirons que les symptômes les plus ordinaires de la Peste sont assez semblables à ceux de la petite verole ; en effet, ceux qui ont la Peste sont d'abord attaquez des accidens qui dépendent de l'épaississement du sang, ou de l'irritation des parties nerveuses & tendineuses ; ils passent ensuite à ceux que cause la fermentation surnaturelle du sang. Ceux qui ont la petite verole souffrent pareillement dans les commencemens un grand accablement, des lassitudes spontanées, ils ont la peau raboteuse, la tête pesante, un grand assoupissement, des paralysies, le dégoût, des piqueures par tout le corps, les yeux humides & larmoyans, des tremblemens convulsifs, des palpitations de cœur très-violentes, des éternuemens & des difficultez de respirer ; leur pouls est inégal, intermittent & se perd, la fièvre s'allumant le pouls est agité, la chaleur du corps brûlante, la douleur de tête plus grande, le visage rouge & ardent, les yeux sont enflammez, la soif est très-forte, la langue sèche, raboteuse & noire, la toux fréquente, la respiration laborieuse ; on est tourmenté d'une douleur cruelle aux lombes, & les piqueures qu'on ressent au corps augmentent, on tombe dans le délire & dans la phrenesie. Si la sortie des pustules est tardive, les nausées, les vomissemens, le cours de ventre dysentérique, le hoquet & la cardialyre tourmentent cruellement les malades ; & si les pustules ne paroissent, la mort est proche : en pareil cas les Pestiferez auront le même sort, si les éruptions extérieures ne se font.

Dès que les éruptions extérieures de ces deux

maladies paroissent , ce qui arrive dans le second temps du mal, tous les accidens s'évanoüissent ou ils diminuent considérablement , & s'en vont à mesure que ces tumeurs s'élevent ; en un mot ; une bonne suppuration qui est le troisiéme temps du mal, tire totalement les malades d'affaire , à moins qu'il n'y ait quelque éruption interne , ce qui n'arrive que trop souvent dans l'une & dans l'autre de ces maladies.

On peut encore remarquer que la petite verole a cela de commun avec la Peste , qu'elle est mortelle , contagieuse , & peut être portée ; & qu'après que son venin a commencé par l'épaississement du sang , il peut dans certains sujets finir par sa fonte.

La mortalité de la petite verole paroît assez sur les enfans ; combien de peres chargez d'une nombreuse famille se sont vûs sans enfans par la malignité de cette espece de Peste ! Elle marque sa force contagieuse dans les familles ; car si un enfant en est attaqué , tous ses freres prennent ordinairement le mal ; & ce qui prouve invinciblement que cette maladie est contagieuse , & en même temps qu'elle peut être portée , c'est ce que nous avons vû arriver dans cette Ville de Nîmes , il n'y a que quelques années , dans un temps que nous n'avions ni fièvres malignes , ni aucunes de ces maladies qui précèdent la petite verole ; & qui la font ordinairement éclore. Quelques Soldats malades qui revenoient de Catalogne furent portez à l'Hôpital , qui est à un des Fauxbourgs. Parmi ces malades , il y en avoit qui avoient la petite verole ; quelques jours après les enfans de l'Hôpital en furent pris , ensuite les enfans du Fauxbourg , après ceux-là les enfans de la Ville du quartier le plus

proche de ce Fauxbourg ; & enfin , dans peu de temps cette maladie se répandit dans toute la Ville , & de-là fut portée dans la Vaunage (a) où elle borna ses progres.

On peut appuyer ces preuves de la contagion de la petite verole , par une démonstration , je veux dire par une manière de la faire venir , que l'on pratique fort en Levant , sur-tout à Constantinople , & plus encore dans le Circassie , la Georgie & l'Arménie ; voici comme on s'y prend. On perce avec une aiguille quelques pustules , on en reçoit le pus , & on le porte chaudement à la personne à laquelle on veut donner le mal ; on lui fait de petites incisions aux bras ou ailleurs , & on mêle le pus avec le sang ; on bande ensuite les playes ; & la petite verole paroît telle qu'on peut la souhaiter , sans être violente ni dangereuse , ni même sans qu'elle creuse. *

On a vû par les symptômes que nous avons rapportez de la petite verole , qu'elle commence par l'épaississement du sang ; on verra par une observation que mon pere a faite , qu'elle finit dans certains sujets par la dissolution totale. Un jeune homme de condition , âgé d'environ 20. ans , d'un temperament assez robuste , après s'être fatigué pendant plusieurs jours à jouer au mail , & avoir

(a) C'est un vallon à deux lieues de Nîmes , où se trouvent plusieurs Villages qui furent pris successivement de la petite Verole : elle avoit été portée au premier qui en fut attaqué par un Païsan , qui n'ayant jamais eu cette maladie étoit venu à Nîmes , où il l'avoit prise.

* Ceci est rapporté dans les Nouvelles Littéraires , imprimées à la Haye chez Dufauzet , tom. 3. part. 1. & nous a été confirmé par le Medecin de Mehemet Effendy , Ambassadeur du Grand Seigneur en France , à son passage à Nîmes , au mois de Septembre 1721.

fait des excez en vin muscat , tomba malade de la petite verole ; il eût dans le cours de sa maladie tous les accidens les plus forts , & finit sa vie en perdant son sang par le nez ; la bouche , les yeux , les oreilles , les urines , les selles , & par tous les pores de la peau.

Enfin , la Peste & la petite verole ne se ressemblent pas moins par leurs effets ; tantôt foibles ; tantôt violens. On a vû plusieurs Pestiferez qui n'avoient que des Bubons , sans avoir eü presque aucun symptôme qui eût precedé ; ces gens-là vâquoient par les ruës sans paroître malades ; on peut tout de même avoir les pustules de la petite verole sans avoir eü presque aucun des symptômes qui la precedent ordinairement ; on aura senti seulement un peu de mal de tête , & une legere effervescence du sang : lorsque cette maladie prend dans la belle saison , on voit plusieurs enfans du peuple par les ruës tout couverts de pustules. La seule difference qu'il y a de la Peste à la petite verole , c'est seulement que la semence de la premiere a besoin d'un levain qui lui soit propre pour éclore ; au lieu que celle de l'autre peut éclore par le venin d'une autre maladie , comme sera celui d'une certaine fièvre maligne ; & comme ce dernier levain est commun en Europe , il ne faut pas être surpris que la petite verole y exerce plus souvent ses ravages que la Peste.

Nous devrions maintenant parler des signes diagnostiques de la Peste ; mais nous ne voyons pas qu'il soit necessaire de répeter ce que nous avons déjà dit ; puisque les symptômes que nous avons décrits , doivent être régardez comme veritables signes , s'ils sont suivis de la mortalité & de la contagion ; car si l'on voit que plusieurs personnes

meurent dans une maison , & que ceux qui auront communiqué avec eux tombent malades, qu'ils ayent les mêmes symptômes que les autres , & qu'il en meure plusieurs ; il n'y a plus à douter que cette maladie ne soit la Peste , quand on n'y verroit pas d'abord tous les accidens qui doivent la caractériser.



C H A P I T R E VI.

Du Prognostic , ou des bons & des mauvais signes de la Peste.

IL y a plus de 2000. ans qu'on a dit que l'évenement des maladies aiguës étoit si incertain , qu'on ne pouvoit rien assurer ni sur la vie ni sur la mort de ceux qui en étoient attaquez. *Auctorum morborum non omnino tuta sunt prædictiones , neque mortis, neque sanitatis.* (a) Tant de faux jugemens que nous portons tous les jours sur ces sortes de maux , en voulant nous expliquer sur l'état des malades , & sur les suites du mal , justifient la vérité de cet aphorisme.

On les rémarque fréquemment ces événemens auxquels on n'a pas lieu de s'attendre , dans la Peste qui est assurément la plus aiguë de toutes les maladies , & la plus traîtresse ; car on voit souvent mourir des malades qui paroissent n'être pas en danger ; on en voit au contraire d'autres que l'on croit à l'agonie , & qui contre toute espérance recouvrent la santé. (b)

(a) Hypp. Aphor. 19. sect. 2.

(b) *Nam dum aliquos omni periculo carere judicavi , mortui sunt ; & jugiter , quosdam jamjam cum morte colluctari putabam , feliciter & citra expectationem evaserunt.* Vuerloschnig & Loigk Hist. Pest.

L'évenement

L'événement en est toujours plus funeste que salutaire, & la mort suit souvent de fort près les premières attaques du mal ; qui n'est guère long lorsqu'il est mortel ; quelques heures ou quelques jours enlèvent les malades, & rarement en voit-on périr après le septième, quoiqu'on en ait vu durer jusqu'au quarantième. (a) Ils meurent comme d'épuisement ou avec des marques d'une inflammation gangreneuse au cerveau, à la poitrine, & au bas-ventre, sans éruption ou avec éruption extérieure.

Mais si ces éruptions extérieures ne paroissent, il n'y a pas grande espérance de guérison ; (b) car dans cette maladie c'est le mouvement critique par où la masse du sang se décharge de tout ce qu'elle a d'impur : ainsi lorsque tout le venin se dépose au-dehors, la guérison est sûre ; & au contraire la mort est inévitable, si le venin se dépose au-dedans. Les dépôts externes ne sont pas des signes assurez, que tout le venin sorte ; puisqu'il peut en

(a) *Nullus tamen ad mortem judicatus septimum diem supervixit, exceptâ quâdam juveni femina, quæ cum bubone nolente maturari ad quadragesimum diem duravit.* Hist. Pest. Vverl. & Loig. pag. 47.

(b) *Nemo enim absque natura molimine è diri hujus hostis faucibus eruitur.* Ibid. pag. 30.

Presque tous les Pestiferez qui ont eu le bonheur d'échapper des atteintes d'un mal si funeste, ne se sont garantis du dernier danger, que par des bubons & des charbons, qui ont long-temps suppuré ; & au contraire tous ceux que nous avons vu périr, n'ont succombé que par le défaut de ces éruptions & suppurations ; en sorte que le mauvais levain, au lieu de se jeter sur l'habitude extérieure du corps, se cantonnoit, pour ainsi dire, dans les parties intérieures, & y causoit des inflammations, des gangrenes, ou des suppurations mortelles. *Observations* &c. de M^{rs}. Chicoyneau, Vernet, & Soulier. Pag. 72. & 73.

même-temps s'en déposer sur les parties internes. On pourra connoître si tout le venin se dépose en-dehors, ou s'il se dépose tout ou en partie en-dedans, par les signes que l'on va rapporter.

Nous devons regarder comme de bons signes, & qui font présumer que tout le venin se dépose en-dehors, le caractère d'esprit ferme & tranquille des malades, les éruptions extérieures qui se montrent bien-tôt, & qui sont suivies de la cessation des accidens; le retour des forces, le sommeil tranquille, le poux réglé & ouvert, la chaleur du corps tempérée, la moiteur de la peau, le visage qui est dans son état ordinaire, les yeux tranquilles, la respiration aisée, l'envie de manger, la langue humide & d'un rouge naturel, la soif modérée, le ventre médiocrement serré, l'élevation des bubons, qui se disposent à une suppuration prochaine, ce que l'on connoît par la rougeur, la douleur & la pulsation; les charbons d'une grandeur médiocre & qui ne font pas des progrès, mais qui sont bornés par un cercle rouge, comme doivent l'être les pustules de la petite Verole pour être belles. Tous ces bons signes doivent faire espérer une bonne issue, de laquelle pourtant on n'est pas tout-à-fait assuré, puisqu'une petite portion de venin cachée dans quelque recoin du corps, peut faire des ravages mortels.

La disposition où l'on se trouve quand on prend le mal, & la continuation de l'air, ne contribuent pas peu à faire déposer le venin en-dedans. Si l'on a le sang rempli de cruditez, qui peuvent facilement embarrasser les viscères, & si avec cela le sang se trouve chargé de parties caustiques par un trop grand usage de vin ou de drogues chaudes, les dépôts internes sont presque inévitables. Si la Peste

survient après la tristesse, la crainte ou la colere, elle sera dangereuse, parce que ces passions sont des épaississemens, ou exaltent des principes caustiques : elle ne le sera pas moins, si elle attaque les femmes grosses, dont le sang est impur, de même que celles qui ont accouché à terme, on fait des fausses couches : & elle sera aussi très-mortelle, lorsqu'elle prendra dans un temps froid, par le défaut de transpiration.

On peut présumer qu'il y a des dépôts internes, si à la sortie des bubons & des charbons, les accidens persistent, ou ne diminuent pas considérablement ; en general tous les accidens qui précèdent ces éruptions sont moins fâcheux que ceux qui les suivent. Il est bon de considérer en particulier tous les signes qui peuvent nous faire connoître les différens degrez de danger.

Le grand abattement des forces au commencement du mal, les défaillances fréquentes, sont un mauvais signe, & presque toujours mortel ; & aucun de ceux qui avec l'accablement paroissent comme imbecilles, & qui ont le visage cadavereux sans aucun autre symptôme, ne guérit. (a)

Le poux petit ou formicant, les levres & tout le visage pâle, ou livide & cadavereux, le delire joint à de petits tremoussemens convulsifs, les éternuemens, les narines élargies, le nez pointu, les paupieres dilatées, les yeux éteints, tous les sens affoiblis, l'haleine d'une grande puanteur, & le hoquet, annoncent une mort prochaine.

Le poux semblable à celui de ceux qui se por-

(a) *Evadit nullus, qui præter lassitudinem, de nullo alio symptomate ; aut dolore conquerebatur & hi fatuis, aut saltem leviter mero sepultis mihi videbantur.* Vverlof, & Loigk. Hist. Pest. pag. 47.

rent bien ; & le poulx intermittent , sont presque toujours mortels ; le poulx petit avec assoupissement , le delire , l'insomnie , l'inflammation des yeux , la palpitation de cœur , les grandes inquiétudes , & les convulsions , font voir que les malades sont en grand danger ; mais ces signes ne sont pas toujours mortels , & la fièvre forte n'est pas tant à craindre , que la légère avec les mêmes accidens.

La toux , la difficulté de respirer , le crachement de sang , la douleur au côté , qui marquent un dépôt à la poitrine , sont un signe mortel. La douleur de gorge , la deglutition difficile sans tumeur , denotent un charbon à ces parties , & signifient que la mort n'est pas loin ; & la palpitation de cœur est plus ou moins dangereuse , selon les autres accidens qui l'accompagnent.

On connoît à la langue ce qui se passe dans l'estomach , & dans les boyaux , si elle est fort chargée , fort sèche & fort noire ; l'estomach & les boyaux étant dans le même état , il y a du danger.

Le vomissement est un des plus funestes symptômes : il ne cesse souvent qu'avec la vie , & il jette les malades dans un grand abattement ; ce qui ne vient pas de la seule irritation des membranes du ventricule , mais de quelque charbon qui s'y engendre.

Le cours de ventre n'est pas moins à craindre ; il est bien-tôt suivi d'un flux dysentérique & sanglant , & de la mort ; on a remarqué dans cette Peste que c'étoit un des plus redoutables symptômes : au contraire la constipation du ventre au commencement de la maladie , dans l'accroissement , dans l'état , & jusqu'au declin , est un bon présage.

On peut tirer quelque indice des urines : celles

qui sont livides , noirâtres ou sanguinolentes , sont fatales ; elles marquent quelque mortification , ou une excoriation aux reins ou à la vessie , & l'ouverture de quelque vaisseau. La suppression d'urine est mortelle , soit qu'elle soit causée par quelque charbon au col de la vessie , ou aux reins.

Si les sueurs legeres ou fortes , dans quelque temps qu'elles paroissent , soulagent les malades , & que les symptômes diminuent , on peut regarder ces sueurs comme une séparation critique , qui doit donner bonne esperance , & qui peut , quoique rarement , tirer certains malades d'affaire sans aucune éruption. Mais si les sueurs ne diminuent point les accidens , & qu'au contraire les malades en soient épuisez , elles sont symptômatiques , & on doit craindre que tout n'aille mal : l'odeur des sueurs ne signifie rien ,

Si des fistules ou des ulceres habituels que les malades peuvent avoir , ou des cauteris qu'ils auront faits en vûe de se préserver ; si , dis-je , ces ulceres se desséchent & noircissent , sur-tout au commencement de la maladie , on doit juger que toute la masse du sang est imbuë du virus pestilentiel , & que la mort est inévitable.

Les pertes de sang , de quelque nature qu'elles soient , sont suspectes ; cependant si elles sont moderées , que la couleur & la consistance du sang soient louables , que les forces se soutiennent , que les symptômes diminuent , que les bubons grossissent & se disposent à la suppuration , on doit les regarder comme critiques & salutaires ; mais si les hemorrhagies sont considerables , que le sang ait perdu de sa consistance , que les bubons diminuent , que les charbons s'enfoncent & se desséchent , que les autres symptômes augmentent , la mort n'est pas loin.

Quoique le pourpre soit pour l'ordinaire un signe de mort, on peut guerir pourtant, si ces tâches sont rouges; mais si elles sont violettes ou noires, elles annoncent sûrement une mort prochaine. (a)

La sortie des bubons & des charbons donnent lieu d'espérer la guerison, si les autres accidens diminuent. Plus ils paroissent en nombre, plus il y a de danger; lorsqu'ils se placent aux parties supérieures, ils sont plus à craindre que lorsqu'ils viennent aux parties inférieures; (b) s'ils précèdent la fièvre, ils sont plus dangereux que s'ils la suivent; & plus leur sortie est retardée, plus le danger est grand.

Les bubons qui s'élèvent peu-à-peu, qui sont durs, & accompagnés d'une douleur supportable, sont tels qu'il faut pour promettre une bonne issue; ceux qui croissent beaucoup dans l'espace de 24. heures, & s'amolissent d'abord, sont mortels; sur-tout s'ils sont à la gorge & derrière les oreilles, ils denotent une grande causticité.

Lorsque ces tumeurs ont autour un cercle livide, ou qu'elles sont livides ou noires, c'est un mauvais signe, il y a disposition à la gangrene; si les bubons se changent en charbons, c'est un signe de mort.

Les bubons sont moins fâcheux que les char-

(a) Ce que nous disons ici a été généralement observé par tous les Medecins qui ont visité des Pestiferez; cependant Mrs. Lemoine & Bailli assurent avoir gueris en Gevaudan par l'usage des Remedes volatiles, un grand nombre de malades, qui avoient le pourpre de toutes les couleurs.

(b) *In quibus bubones & carbunculi in inferioribus corporis partibus eruperunt, isti maximam partem curati sunt; fin vero sub axillis, pone aures & in pectore, res conelamata fuit. Hist. Pest. pag. 74.*

bons, s'ils viennent à suppuration; si la suppuration est prompte, on conçoit de grandes espérances; mais s'ils ne suppurent pas, on a tout à craindre; & s'ils deviennent schirreux, on n'est pas sans danger.

Quelquefois les bubons disparaissent avec tous les symptômes; alors le venin peut se dissiper par la transpiration; il peut aussi se remêler avec le sang, y demeurer quelque temps sans paroître, & faire dans la suite une nouvelle attaque de Peste avec des symptômes fâcheux. On doit toujours se défier d'un bubon qui s'évanouît; & si les accidens persistent après qu'il a disparu, les malades risquent fort de périr, à moins que le bubon ne sorte de nouveau, ou qu'il ne se fasse quelque dépôt sur une autre partie externe. Barbette (a) a vû un bubon à l'aîne rentrer, & la matiere se jeter sur le pied du même côté, ce qui guerit le malade.

Les bubons des parotides & des maxillaires occasionnent quelquefois un dépôt au gosier, qui est mortel; comme nous l'avons déjà remarqué.

L'ouverture des bubons étant négligée, le pus creusera des sinus, & fera des fistules par son long séjour; & ce pus se remêlant avec le sang, pourra même se déposer sur quelque partie interne, où il formera la cause d'une fièvre lente ou d'une phthisie, ce qui a été observé dans cette Peste par Mrs. Chicoyneau & Verny.

Les charbons marquent plus de causticité dans le sang que les bubons, & sont par conséquent plus à craindre, mais ils ne le sont pas tant que le pœurpre; plus tard ils paroissent & en plus grand nombre, plus de progrès ils font, & plus grand est le danger; ils sont plus ou moins dangereux selon les parties qu'ils attaquent; s'ils sont à des

(a) *Tract. de Pest.*

parties charnières, ils ne sont pas si mauvais que lorsqu'ils se placent aux parties nerveuses & tendineuses, comme sont les mains & les pieds. Ceux qui viennent au visage, aux yeux, au nez, au col, le long de l'épine du dos, sont aussi fort à craindre; ceux de l'estomach & des boyaux tuent promptement; & ceux de la vessie de l'urine causent beaucoup de douleur, la suppression de l'urine, & la mort. Barbette dit (a) qu'il n'en a vu guerir qu'un seul, qui rendit du sang & du pus après avoir gardé pendant trente heures une suppression d'urine, accompagnée de douleurs très-aiguës & de delire; ce charbon étoit apparemment placé, comme le remarque Barbette, au col de la vessie.

Les charbons qui s'affaissent au commencement, & qui se dessèchent, ceux qui disparoissent sans la cessation des symptômes, ou qui viennent à la place des bubons, se terminent ordinairement à la mort, de même que ceux dont on ne peut pas arrêter les progrès; mais ceux qui dans quelques jours, sont environnez d'un cercle rouge, ou ceux qui sont bornez & humides, ne marquent pas une grande malignité.

(a) *Traët. de Pest.*



C H A P I T R E VII.

Des Préservatifs.

L'ACTION rapide du venin pestilentiel, & l'inefficacité des remèdes qu'on lui a opposés, ont été des motifs assez pressans pour engager à la recherche des moyens de se préserver de ce fleau du Ciel; & comme on a cru que Dieu l'envoyoit

l'envoyoit aux hommes pour les punir de leurs pechez, & qu'on a vû qu'il se glissoit des lieux infectez dans ceux qui ne l'étoient pas, on a établi deux sortes de préservatifs generaux, c'est-à-dire, ceux que la Religion & la bonne Politique peuvent inspirer pour des circonstances aussi tristes; je dirai seulement au sujet des premiers, que personne n'ignore qu'une resignation absolue à la volonté du Seigneur, la priere, la penitence, & les bonnes œuvres ne soient les vrais moyens d'appaîser la juste colere d'un Dieu offensé; & pour ce qui regarde les seconds, on les trouve si bien décrits dans plusieurs Auteurs, que je n'ai rien à y ajouter, puisque tout ce que j'en dirois seroit des repetitions ennuyeuses & inutiles.

Il n'en est pas de même des préservatifs particuliers, c'est-à-dire, de ce que chacun doit pratiquer pour se conserver. On trouve chez les Auteurs une si grande quantité de compositions différentes, à chacune desquelles on a donné une vertu spécifique, qu'on seroit pour le moins fort embarrassé sur le choix, quand on seroit même assuré qu'il y en auroit quelqueune de bonne. La Chymie & la Charlatanerie ont été des sources fécondes des préservatifs; la crainte de la mort les a fait rechercher, & l'ignorance leur a donné crédit.

Si tous les Chymistes n'avoient travaillé qu'à l'analyse des mixtes, ou à la préparation de quelques remèdes, ils n'auroient jamais rendu la Chymie méprisable; mais plusieurs d'entre eux s'étant flatés d'avoir des idées plus relevées, ne se sont occupés qu'à la transmutation des métaux, & ils ont travaillé à s'appauvrir en voulant chercher des richesses; ils ont commencé par être visionnaires, &

ont fini par être fripons. Ces fourbes n'ont pas manqué de se prévaloir dans l'occasion, de la foiblesse des hommes, en leur offrant des préservatifs contre la Peste.

N'avons-nous pas vu passer ici un homme de cette espèce, qui pour se tirer de la misère avoit extrait, avec l'eau de vie, la teinture de quelques drogues fortes, qu'il vendoit bien cher, en assurant que c'étoit un remède sûr contre la Peste ; & un préservatif infailible. Il trouva tant de gens alarmez & credules, que dans quelques heures il debita de sa drogue pour une somme considerable.

Cependant tous ces remèdes ont eu la vogue, & on n'a pas manqué de vains prétextes pour les autoriser. Tel, dit-on, a pris une telle chose, & il n'est pas mort ; donc ce qu'il a pris l'a préservé : la conclusion est fautive ; car on n'est pas assuré que la drogue qu'il a prise l'ait sûrement préservé, puisque se trouvant des personnes qui sans user d'aucun préservatif ne prennent point la Peste, celui-ci peut être du nombre ; il faudroit pour être sûr de la vertu d'un préservatif, que tous ceux qui s'en servent, ou le plus grand nombre, ne prissent point la Peste. Or il n'y a aucun remède ni simple ni composé, qui ait été suivi de cet effet, la grande mortalité qui regne dans les Villes pestiferées, malgré le grand usage des préservatifs, en est une preuve ; tant de gens qui sont morts ne disent mot, ceux qui vivent parlent, & prônent leurs préservatifs ; en fait-il davantage pour les accrediter ?

On ne raisonne pas mieux sur plusieurs drogues, qui ont fait, dit-on, des merveilles à Marseille, à Aix, à Toulon, à Arles, &c. Le grand nombre des

morts qu'il y a eu dans ces Villes, ne sont pas des garands fort surs de la vertu des drogues qu'on y a mis en usage pour se garantir. Si l'on disoit à Tarascon, on s'est servi d'un tel préservatif, j'écouterois, & je suspendrois même mon jugement jusqu'à ce que j'aurois examiné s'il n'y a pas eu quelque autre raison qui ait pû être, plutôt que les préservatifs particuliers, la cause qu'il n'y a pas eu dans cette Ville un grand nombre de morts, comme véritablement il y en a eu une, qui est celle du bon ordre & des quarantaines commencées dès la premiere étincelle du mal.

C'est le seul expedient qu'il convient de prendre pour étouffer le mal dès sa naissance : si quelques familles se trouvent infectées, elles peuvent perir ; mais celles qui ne le sont pas, se conservent en santé. C'est par une conduite semblable qu'on conserva Messine en 1468. de la Contagion qui s'étoit mise à la Juifverie ; on ferma ce quartier de la Ville de toutes parts, & le mal n'en sortit pas, quoiqu'il y fût assez allumé pour enlever presque tous les Juifs qui s'y trouverent enfermez. (a)

Si les Officiers de Police & les Consuls des Villes qui ont le malheur d'être attaquées, étoient obligés sous de peines rigoureuses de faire leur déclaration, & de mettre la Ville en quarantaine dès le premier malade ; on ose assurer que la Peste ne dureroit pas dans un Etat, encore moins y feroit-elle un ravage considerable ; mais en ce cas il faudroit que les Lieux voisins fussent tenus de fournir le nécessaire ; parce que la crainte de manquer de secours ou pour les sains ou pour les malades, réduit souvent les Villes affligées à ne déclarer le

(a) *Pamphilio Costanzo. Hist. Sicilian. part. 1, lib. 10.*

mal que long-temps après qu'il s'est manifesté ; d'où il arrive que par une fatale communication le voisinage est infecté dans un temps auquel le mal a déjà fait des progrès ailleurs.

C'est en effet cette communication qui multiplie & augmente le mal ; on voit toujours qu'après des assemblées, le mal qui n'étoit que dans un quartier de la Ville, se trouve par-tout, comme on l'a remarqué à Maruejolz, où le mal n'éclata qu'après une assemblée de Religion ; à Arles il ne s'envenima qu'après un attroupement populaire, qui obligea les gens de condition de sortir, & de se mêler avec cette populace mutinée pour l'apaiser ; ce qui fut suivi de la mort de plusieurs personnes de distinction. Et on a vu à Rome du temps du Pape Saint Gregoire, une Peste devenir terrible par la communication des assemblées de Processions.

Je me suis permis cette petite digression sur les préservatifs généraux, parce qu'elle est d'une trop grande importance pour la négliger dans toutes les occasions, afin que tout le monde en étant instruit, on prenne les mesures convenables pour faire des quarantaines. Quand on opposeroit qu'il mourut à Toulon pendant la quarantaine plus de monde que dans le temps que l'on communiquoit, cela ne prouveroit rien contre ce que nous disons, puisque la mortalité n'a été plus grande dans ce temps-là, que par la longue communication qu'il y avoit eüe auparavant : la quarantaine ne sauve pas ceux qui ont pris le venin avant que de s'enfermer, mais elle conserve ceux qui sont sains. Ce qui est arrivé à Toulon prouve seulement qu'on doit se mettre de bonne heure en quarantaine. Revenons aux préservatifs particuliers.

Le peu de fondement qu'il y a eu dans l'établissement de ceux que l'on nous a tant vantez, suffira sans doute pour faire voir qu'on n'en doit pas faire un grand cas ; & l'expérience ayant convaincu de grands Medecins, (a) qu'ils étoient plutôt nuisibles que profitables, on ne pensera plus désormais à se préserver de la Peste par des moyens incertains.

N'y ayant donc pas de préservatifs spécifiques, on doit s'éloigner des lieux pestiferez, avec lesquels on ne doit avoir aucun commerce ; on doit même sortir de bonne heure, & n'attendre pas que le feu soit allumé, ni même qu'il ait jeté les premières étincelles.

Mais tout le monde n'étant pas en état de s'éloigner des lieux pestiferez, les uns parce qu'ils manquent de lieu de retraite, ou des commoditez nécessaires à la vie ; (& le nombre de ceux-ci n'est que trop grand,) les autres parce qu'ils sont retenus par leur devoir, comme les Magistrats, les Curez, les Medecins, les Chirurgiens, les Apoticairez ; & plusieurs autres qui poussez par un esprit de charité demeurent volontairement pour se livrer au service des malades ; nous allons exposer notre avis sur les précautions qu'ils doivent prendre pour se garantir.

Car quoique nous ayons dit qu'il n'y a point de préservatif, nous avons seulement entendu de préservatif spécifique ; c'est-à-dire, propre à détruire efficacement l'action du levain pestilentiel ; & comme nous avons déjà vu qu'il y a des causes qui

(a) *Sidenham, Praxis Med. Roxamer. dissertat. de pest. Berger. dissert. de Pestilentia vera. Joan. Bapt. Vuerloschnig. Ant. Loigh. pest. Et Mrs. Chicoyneau & Verny dans leurs Observations.*

disposent le corps à prendre la Peste ; nous devons être persuadés que l'éloignement de ces causes fera le vrai préservatif. Il sera si efficace , qu'on ose assurer qu'il n'y auroit pas un grand nombre de morts , si tout le monde avoit les commoditez convenables pour bien suivre ce que nous allons proposer ; & comme l'on est ou d'un temperament sain , ou valetudinaire , ce que nous avons à dire roulera sur la diette pour les premières , & sur quelques remèdes pour les seconds.

La diette n'est autre chose que le bon usage des six choses non-naturelles ; c'est-à-dire , 1. de l'air ; 2. des alimens , 3. du mouvement & du repos , 4. du sommeil & de la veille , 5. de ce qui doit être vuïdé du corps ou retenu , & 6. des passions.

I. On sçait assez que pour la conservation de la santé on doit respirer un air pur ; mais parce qu'il est impossible , lorsqu'on est dans une Ville pestiférée , soit qu'on soit enfermé , soit qu'on vâque par la Ville , d'y trouver cette pureté d'air dont on auroit besoin , il faut se donner des soins pour l'acquérir. Ce n'est pas que l'air soit par-tout également corrompu , parce qu'il n'est pas par-tout également chargé de corpuscules vénéreux : l'air , par exemple , d'une certaine sphere autour d'un corps pestiféré est si chargé de venin , qu'il est presque inévitable que ceux qui le respirent n'en soient infectez. On fera pourtant à l'abri de l'infection à un certain éloignement , parce qu'à mesure que l'air s'éloigne du centre de l'infection , les corpuscules malins sont plus écartez , & ne sont plus reçus en assez grande quantité pour donner la Peste ; mais ces corpuscules , quoiqu'assez écartez , peuvent trouver une telle disposition dans les corps de ceux qui sont enfermez , qu'ils les infecteront :

ainsi quoique dans la maison où l'on est enfermé l'on soit assez en sûreté, on ne doit pas cependant négliger la purification de l'air.

Dans cette purification, il ne s'agit d'autre chose que d'écarter & d'éloigner les corpuscules malsains les uns des autres, puisque nous ignorons encore la drogue qui peut les détruire ou les corriger efficacement. On ne peut écarter ces corpuscules qu'en les agitant, ce qui ne se peut faire que par l'agitation naturelle de l'air, ou en augmentant cette agitation par l'action du feu.

L'agitation naturelle de l'air est plus que suffisante pour dissiper le venin qui par sa légèreté s'élève aisément & est emporté bien loin, sur-tout si cette agitation est augmentée par le vent du Nord qui est salutaire. On a voulu suppléer au défaut des vents qui ne souffloient pas à point nommé, par des canonades que l'on faisoit tirer par-dessus les Villes, & par de grands feux que l'on allumoit dans les rues & dans les places publiques, même dans les chemins publics. Ces feux étoient fort en usage dans l'Antiquité. Lorsque la Peste ravageoit Athenes, le Medecin Acron s'attira de grands éloges, pour avoir fait allumer des feux autour des malades, ce qui en avoit guéri plusieurs, & préservé les autres du mal. (a)

Cependant quoique l'agitation de l'air par des vents, par des canonades, ou par de grands feux, soit fort propre à purifier l'air, comme ces choses n'agissent que sur la masse d'air qui est hors des maisons, l'infection reste toujours dans tous les en-

(a) Plutarque, œuvres mêlées Isis & Osiris. On a attribué à Hyppocrate l'invention d'allumer des feux pour purifier l'air, & l'on a cru qu'il étoit plus ancien qu'Acron.

droits enfermez où elle se trouve ; c'est pourquoy on doit purifier l'air des chambres , soit qu'il y ait des malades , soit qu'il n'y en ait pas , ce que l'on pourra faire en renouvelant l'air qui s'y trouve enfermé. Pour cela on fermera toutes les portes & fenêtres des chambres , à l'exception de quelque ouverture , du côté où l'on jugera que l'air sera le plus sain ; comme du côté de la Campagne , d'un Jardin , ou de quelque grande Place , ou du côté du Nord. Ensuite on fera un grand feu à la cheminée de quelque bois que ce soit ; on choisira , si l'on peut , celui qui chauffe le plus ; l'air de la chambre étant par-là rarefié , ne sera pas si pesant que l'air du dehors , & la fumée qui sort par le tuyau de la cheminée , faisant effort sur toute la masse de l'air extérieur , oblige celui qui est près de l'ouverture de la chambre d'y entrer , ce qui doit durer autant de temps que le feu brûlera : par cette circulation d'air on respire bien-tôt un air nouveau ; & de cette manière on purifiera beaucoup mieux l'air des maisons que par aucune sorte de parfum ; puisqu'on en fait sortir le venin, qui étant répandu dans toute la masse de l'air , est bien-tôt dissipé par le seul mouvement de ce liquide.

Ces feux sont principalement nécessaires dans les chambres où sont les malades , & dans celles où il y en a eu , en plaçant leurs lits fort près de la cheminée , directement entre l'ouverture & le feu ; & en faisant situer les malades du côté du lit qui répondroit à l'ouverture de la chambre , il en arriveroit deux bons effets : 1. les malades étant dans un air rare , seroient plus disposez à transpirer : 2. ceux qui les approcheroient pour les servir du côté de l'ouverture , seroient en quelque manière au-

dessus

dessus du vent, & par-là plus en sûreté ; car il y auroit un courant d'air, qui entrant par l'ouverture de la chambre, passeroit sur le malade, & emporteroit tous les corpuscules qui s'en exhalent en sortant par la cheminée.

Si l'on n'a pas assez de bois pour faire tous les jours un grand feu dans les chambres, il faut en faire de temps en temps, & l'on doit se tenir ordinairement dans l'endroit où l'on fera le feu pour la cuisine, qui doit être construit comme nous l'avons dit ; & pour renouveler l'air des autres chambres, on ouvrira tous les jours, si l'air est serain, quelques heures après le lever du Soleil, les fenêtres situées du côté de l'air le plus sain ; & les ayant laissées quelques heures ouvertes, on les refermera de bonne heure avant que le Soleil se couche, comme aussi toutes les autres ouvertures par où pourroit entrer le serain qui tombe dans la nuit, & qui est chargé de corpuscules malsains. Cette manière de purifier l'air est préférable à celle des parfums ; elle est sûre, & l'autre fort incertaine, comme nous allons le faire voir.

L'usage des parfums nous est venu vraisemblablement du Levant, de même que la Peste. Les grandes purifications du corps qu'ordonne la Religion Mahometane ; oblige les Orientaux à se parfumer souvent, & à parfumer de même leurs habits, leurs meubles, & leurs maisons. On a pu croire au commencement, que ces parfums n'étoient que pour se purifier de l'infection pestilentielle ; & quoiqu'on ait appris dans la suite, que les Turcs par un entêtement extrême de prédestination, ne gardoient aucune précaution pour se garantir de la Peste, on a été entraîné par le torrent de la coutume, d'autant plus aisément que la Ms-

decine pendant plusieurs siècles a été si soumise au joug de l'autorité , qu'on n'a rien osé retrancher des écrits des Anciens, & qu'on n'a fait que les expliquer ou les augmenter : ainsi comme l'usage des parfums étoit respectable par son ancienneté, ils ont toujours été fort employez pour la purification des choses pestiférées. Les chapitres qui en traitent dans les Ouvrages qu'on a faits sur la Peste, ne sont pas des moins remplis ; il y en a pour les hommes, il y en a pour les animaux, il y en a pour les choses inanimées. On en compose avec des drogues précieuses, & ceux-ci sont pour les riches ; on en fait d'un moindre prix pour les gens qui ne peuvent pas faire tant de dépense, parce qu'on ne cherche pas beaucoup de façon pour les pauvres ; on leur prépare des parfums avec des ingrediens de peu de valeur. On met encore de la différence entre les parfums des étoffes ; la soye a le sien, & la laine en a un autre. Il y a une si grande quantité de différentes compositions de chaque espece de parfums, qu'à peine en trouve-t-on dans les Livres deux de semblables, chaque Auteur en ayant composé de sa façon.

Cette grande variété dans la composition des parfums fait assez voir l'inutilité de ceux qui sont si composez. De quelle maniere peut-on dire qu'ils agissent sur les corpuscules veneneux ? Est-ce par une action spécifique, ou par une action generale ? Il n'est pas possible qu'ils agissent par une propriété spécifique, puisqu'on ne sçauroit concevoir qu'une infinité de compositions différentes puissent toutes avoir cette propriété.

Si l'on dit que les parfums agissent par une action generale qui consiste à écarter les parties du venin par la rarefaction de l'air, les parfums com-

posez doivent nécessairement être bannis , puisqu'ils coûtent souvent très-cher , & toujours beaucoup plus que le bois que l'on brûle ordinairement.

Si l'on avoit eu quelque parfum simple , qui fût spécifique , on n'auroit pas fait difficulté de s'en servir préférablement à tout autre ; on a mis en usage le vinaigre , le soufre , le genievre , &c. & peut-être n'a-t-on pas remarqué qu'ils eussent une vertu bien assurée , ce qui a fait qu'on s'en est tenu aux parfums composez , ne pouvant se persuader qu'un grand nombre de drogues mêlées ensemble n'eussent plus de vertu que n'en avoient les simples , tant on a toujours été favorablement prévenu pour ce qui est fort composé.

Je ne perdrai pas mon temps à montrer le ridicule des parfums que l'on faisoit en brûlant des cornes , du cuir , des plumes , &c. On doit plutôt , pour éloigner une mauvaise odeur , mettre en usage des parfums simples aromatiques ; on peut employer le thim , le romarin , la sauge , le genievre , le vinaigre jetté sur les cailloux ardents , ou tel autre que l'on vouldra ; chacun pouvant choisir celui qui lui sera le plus agréable.

Ceux dont la poitrine est délicate doivent éviter les parfums où l'aigre domine , ils en seroient fort incommodés ; personne ne doit se servir trop fréquemment du genievre ; on a éprouvé qu'à raison d'un soufre narcotique qu'il contient , il causoit des pesanteurs de tête , & à plusieurs des tremblemens. (a)

Si nous voulions donner la préférence à quelque parfum simple , ce seroit au soufre qui pourroit avoir plus de prise qu'aucun autre sur le levain pestilentiel ; en embarrassant par ses parties rameuses

(a) *Hist. Pest. Verloschnig & Loigh.*

ces corpuscules fins & déliez, & les empêchant par-là d'agir de la même manière qu'en fixant les principes fermentatifs du vin que l'on soufre, on l'empêche de tourner. Si le soufre avoit quelque propriété contre le venin, la poudre à canon seroit un excellent parfum, parce que s'enflammant d'abord, toutes les parties du soufre qui se répandent à l'instant dans l'air, le purifieroient dans fort peu de temps.

Outre la purification de l'air des maisons il y faut de la propreté par-tout, il en faut dans les habits; il faut changer souvent de linge & de draps, que l'on doit blanchir, autant qu'il se peut, à la lessive. Ceux qui n'auroient pas les commoditez pour se tenir si propres, doivent aérer leur linge & leurs habits; toutes les hardes généralement dont on se sert en temps de Peste doivent être aérées & exposées au Soleil ou auprès d'un grand feu.

II. Les liquides de notre corps toujours en mouvement, & les solides toujours en action, dissipent sans cesse de leurs parties, la machine diminuë & s'affoiblit; elle cesseroit même bien-tôt d'agir, si par les alimens tant solides que liquides, on ne réparoit ces pertes. Cette nécessité où l'on est de prendre souvent de la nourriture, expose fréquemment, comme nous l'avons fait voir, (a) aux maladies par le mauvais usage que l'on en fait. On ne doit donc pas donner moins d'attention aux alimens que l'on prend, qu'à l'air que l'on respire, pour éloigner par un bon régime toute disposition morbifique.

On connoît par sentiment la quantité d'alimens qu'on doit prendre; la faim & la soif sont des règles qu'il faut suivre, quoiqu'elles soient trompeuses

(a) Chap. 4.

quelquefois. Il est impossible autrement de déterminer la quantité de nourriture nécessaire à un chacun ; ceux qui sont d'un temperament robuste, ou qui dissipent beaucoup par le travail, ont besoin d'une plus grande quantité d'alimens que ceux qui sont d'une constitution délicate, ou qui demeurent dans l'inaction. Les enfans & les jeunes gens doivent manger & boire plus que les personnes qui sont dans un âge avancé ; ainsi ce qui sera moderation dans les uns, sera excès dans les autres. On doit donc, chacun selon son temperament, se tenir dans les bornes de la mediocrité ; & se défiant d'un appetit seducteur, il faut toujours être en garde contre ses sollicitations, & cesser de manger avant que l'appetit passe. On doit même se dérober une partie de la nourriture qu'on avoit accoutumé de prendre : ce regime est surtout pour ceux qui sont enfermez ; parce qu'alors étant privez des occupations & des exercices ordinaires, ayant d'ailleurs l'esprit travail'é de tristesse & de terreur, ils ne peuvent que digerer fort mal.

Les alimens pour être salutaires ne demandent pas une grande préparation ; il ne faut, soit qu'ils soient bouillis ou rotis, que les faire cuire à propos, sans qu'ils le soient trop ni trop peu, afin qu'ils soient plus aisez à digerer ; on peut même leur donner quelque peu d'assaisonnement, mais seulement dans la vûe de faciliter la digestion, & non pas pour leur donner un goût plus attrayant, & exciter par-là à manger davantage.

On doit fuir la varieté des mets, qui nous porte toujours à manger au-delà du nécessaire ; on n'en seroit que plus robuste & plus sain, si l'on prenoit toujours la même espece de nourriture ; l'estomach accoutumé au même travail, n'en se-

roit pas fatigué , & feroit une bonne digestion.

Mais rien n'est plus contraire à la santé que la grande multiplicité des repas. Quelle digestion peut-on espérer des alimens que l'on met dans un estomach qui est à demi plein, & qui n'a pas encore fini l'ouvrage qu'il avoit commencé ? Les personnes sobres ne tombent pas dans cet excès, ils ne font par jour que deux repas, & prennent de la nourriture autant à l'un qu'à l'autre ; mais nous devons les avertir que c'est trop dans un temps de Contagion, où il ne s'agit pas d'entretenir un tein fleuri, ou de l'embonpoint, & où il ne faut manger qu'autant qu'il est nécessaire pour vivre. On doit donc, si l'on ne se prive pas entièrement d'un repas, en faire du moins un fort léger, & manger à l'autre sans excès, ou le soir ou le matin. Mrs. les Medecins de Montpellier qui étoient à Marseille dans la plus grande fougue du mal, & qui y ont toujours visité les malades jusqu'à la cessation de la Peste, ont décidé en faveur du dîner, l'ont pratiqué eux-mêmes, & se sont garantis par ce seul regime soutenu d'un grand courage. Ils auroient pû s'autoriser du sentiment d'Hippocrate, de Celce, de Galien, & de plusieurs autres grands Medecins de l'Antiquité, si leur autorité toute seule avoit en moins de poids que celle de tous ceux qui les ont précédés. Après des autoritez si authentiques, qui voudroit ne pas s'abstenir de manger beaucoup le soir ? Oserons-nous y joindre encore la nôtre, quoique foible. Nous avons toujours remarqué que les personnes qui se sont habituées à manger peu le soir, ont vécu plus long - temps, & ont été moins en prise aux maladies, que ceux qui ont pratiqué le contraire. Nous en avons connu qui ont trouvé dans ce re-

gime plus de secours pour rétablir leur estomach fort dérangé, que dans l'usage des medicamens qu'ils avoient pris auparavant. Cependant nous en avons vû plusieurs qui par temperament ou par habitude, ont fait leur meilleur repas le soir sans en être incommodéz ; ceux-ci feroient sans doute très-mal s'ils dinoient, & ne soupiento pas ; & ceux qui s'étant privez d'un repas ne sont plus maîtres de retenir leur appetit lorsqu'ils mangent, feront mieux de faire deux repas mediocres par jour.

La boisson qui fait partie des alimens, doit être proportionnée à la quantité des solides que l'on prend ; peu de liquide ne les détrempe pas assez, le suc stomachal a de la peine à les penetrer, & la digestion en est lente & laborieuse. Une boisson trop abondante au contraire, inondant le suc digestif, le rend sans action, & la digestion se fait mal ; mais une quantité modérée de liquide qui détrempe autant qu'il le faut les alimens, & delaye suffisamment le ferment de l'estomach, procure une digestion loüable ; l'eau toute pure suffiroit à ces besoins, si l'habitude n'avoit rendu le vin necessaire ; on doit n'en boire que peu, mêlé avec beaucoup d'eau, & le choisir bon, clair, & léger ; on ne doit pas boire entre les repas à moins qu'une grande alteration, des gonflemens, ou des inquiétudes que l'on sent dans le bas-ventre, n'avertissent que le chyle qui se forme est trop épais, & qu'il a besoin d'être détrempé par la boisson.

Outre la moderation qu'il faut garder dans la quantité d'alimens que l'on prend, il faut les choisir de bon suc, & de facile digestion. En vain proposerions-nous le gibier ; lorsqu'on est enfermé, on trouve trop de difficulté pour en avoir : mais

les gens aisez peuvent avoir de la viande de boucherie, de la volaille, des œufs, du ris, du bon pain & du bon vin; ce qui suffit pour vivre assez agréablement. Les plus pauvres auront dans ce pais-ci; par le secours des provisions publiques, du bon pain, du vin, de l'huile & du sel; avec cela ils peuvent manger de la soupe; & voilà pour eux une assez bonne nourriture.

Je dois avertir ceux qui dans l'apprehension de manquer d'alimens; font provision de viande salée, de legumes, de fromage; de fruits secs, de confitures, &c. que ces alimens les disposeront à prendre la Peste, s'ils n'usent avec un très-grand ménagement d'une si mauvaise nourriture; qu'ils amassent plutôt quantité de ris; c'est l'aliment le plus convenable, & qui suppléeroit à tous les autres: je ne voudrois pas l'appréter au beurre, aux amandes, ni au sucre; je me contenterois d'y mettre un peu de bonne huile d'olive, (a) ou simplement un peu de safran: il en seroit encore plus salutaire.

N'attendez pas que le mal soit arrivé pour changer de maniere de vivre: les mauvaises dispositions du sang ne se corrigent pas d'abord, ce n'est pas là l'ouvrage de quelques jours; commencez de bonne heure à vous retrancher un superflu toujours nuisible, & qui seroit mortel si la Contagion arrivoit. Et vous Messieurs les Magistrats, vous Messieurs du Bureau de Santé, permettez-moi de vous représenter ici, que vos murailles, vos barrières, vos palissades, vos gardes exactes, vos amas de grains & d'autres provisions, vos reglemens si bien

(a) Je parle pour ce pais-ci, Languedoc & Provence, où l'on a de bonnes huiles, & où l'on n'est pas accoutumé au beurre.

pris, ne suffisent pas ; & que pour la conservation du peuple il y a d'autres objets qui doivent meriter votre attention : son sang se disposant plus mal de jour en jour par le défaut des bons alimens, le prépare pour être les premières victimes de la Peste ; un peu de bonne nourriture le mettroit mieux en état de résister à la malignité.

Enfin, toutes les vûes qu'on doit avoir pour se préserver, ne doivent tendre qu'à faire une bonne digestion. Celui qui digere bien, n'a pas lieu de craindre beaucoup la Peste ; tout dépend de là, & les autres choses non-naturelles ne sont bonnes ou mauvaises, qu'autant qu'elles concourent à faire une digestion louable ou vicieuse. Prêtez du secours à l'estomach : celui qui digérerait le mieux auroit besoin dans cette occasion, d'une force auxiliaire ; beuvez de l'eau chaude, beuvez-en le matin, dans les repas, dans le temps de la digestion. Les Romains en cela plus sages que nous, avoient des cabarets (a) où l'on alloit boire de l'eau chaude, comme l'on va aujourd'hui boire du vin & de l'eau à la glace.

Donnez quelquefois à l'eau chaude une force plus digestive, en y jettant en maniere de thé, une pincée d'absinthe, de gémendrée, de vulnéraires de Suisse, ou quelques grains de genièvre mêlez avec ces herbes ; si leur goût amer vous est trop désagréable, corrigez-le par quelques feuilles de thé. Usez par intervalle de la conserve d'aulnée, d'absinthe, ou de l'extrait de genièvre. Si vous sentez quelque apparence d'indigestion, prenez quelque dragme de quinquina en poudre, ou des herbes dont nous venons de parler séchées & pulvérisées ; si l'indigestion est plus sensible, prenez le

(a) *Thermopotes.*

matin dans un verre d'eau, une dragme de quinquina, & demi dragme de rhubarbe mêlez ensemble : vous pouvez même mettre une dragme entière de rhubarbe, & y ajouter aussi quelques grains de jalap, selon la facilité que vous aurez d'être purgé. Continuez ce remède deux ou trois jours selon la nécessité : si les indigestions sont fortes, que vous sentiez des pesanteurs d'estomach, des nausées, des lassitudes, des accablemens, usez d'un purgatif plus fort, après avoir fait précéder la saignée ; vous serez même beaucoup mieux de vider l'estomach par le vomissement, en prenant 25. ou 30. grains d'ypécacuanha en poudre dans quelques cuëillerées de bouillon ; ou bien, huit ou dix grains de tartre émetique, ayant soin de faciliter l'action du vomissement avec l'eau chaude, le thé, &c. Revenez ensuite à l'usage des stomachiques : prenez même de la limaille de fer, qui rétablit parfaitement l'estomach.

Ceux qui sont d'une constitution de sang fort épais & visqueux, prendront à l'entrée du dîner, dans la première cuëillerée de soupe, une demi dragme de la poudre digestive suivante.

Prenez de la limaille de fer préparée à la rosée de Mai, & de la graine de moutarde, deux onces de chacune, yris de florence deux dragmes, mêlez & faites-en une poudre qu'il faut garder dans une bouteille pour le besoin.

On continuë l'usage de cette poudre huit ou dix jours de suite, plus ou moins selon la nécessité, & on y revient à diverses reprises ; elle donne de l'appetit, & fait une bonne digestion. J'en ai conseillé l'usage à plusieurs personnes qui s'en sont bien trouvez : quelques-uns qui avoient maigri depuis long-temps, sont devenus gras &

fleuris pour l'avoir prise. Je ne crois pourtant pas qu'on doive mêler la moutarde à l'acier que dans une grande viscosité de sang ; peut-être fondroit-elle trop les humeurs. On peut prendre le fer tout seul à l'entrée de la table, à la dose d'une vingtaine de grains, une ou deux fois par jour ; c'est un merveilleux remède pour aider la digestion : en rendant le chyle doux & fluide, la circulation du sang aisée, & toutes les filtrations libres, il guérit & prévient une infinité de maladies ; & c'est un très-grand préservatif contre la Peste, de quelque manière qu'on le prenne.

III. Les mouvement & le repos ne contribuent à la santé qu'en donnant de la liquidité ou de l'épaississement aux humeurs. L'action est nécessaire pour faire marcher le sang, & le repos pour l'arrêter ; mais ils doivent être moderez l'un & l'autre. Ceux qui en temps de Contagion sont enfermez, ne pouvant pas tomber dans l'excès de trop agir, doivent être avertis d'agir assez ; ils n'ont pas à choisir sur la qualité d'exercice qu'ils doivent faire ; ils n'ont guere que la promenade, ou quelque occupation manuelle.

On a coûtume de ranger dans cet article l'usage du mariage. On doit bien se ménager à cet égard dans ce temps-là. M. Boëticher veut qu'on s'en abstienne entierement ; & Cornare prétend au contraire que la trop grande abstinence est dangereuse, & dit pour preuve de ce qu'il avance que dans un grand nombre de maisons d'une Ville qui étoit affligée de Peste, les femmes mariées, les veuves, & les jeunes filles furent toutes sans exception saisies & emportées par cette cruelle maladie ; parce que la plus grande partie des hommes avoient pris la fuite, & les avoient abandon-

„ données , sans qu'il puisse attribuer leur mort à
 „ aucune autre raison qu'à celle d'une abstinence
 forcée. (a)

Si les femmes mariées , selon cet Auteur , ne peuvent pas souffrir long-temps cette espece d'abstinence , les hommes doivent bien prendre garde de se moderer là-dessus. Comme ce sont les hommes qui agissent , tout le mal qui en arrive retombe sur eux ; la respiration en est gênée , la tête appesantie , & l'estomach fatigué ; ce qui fait que les digestions qui suivent ne scauroient être bonnes. Si nous l'accordons à quelques-uns , ce n'est qu'à ceux dont l'âge encore bouillant & le temperament robuste leur fait soutenir cet usage sans une grande fatigue ; mais pour ceux qui commencent à sentir le poids des années , ou qui sont d'une petite constitution , cet usage leur est très-dangereux.

Le temps le plus propre pour toute sorte d'exercice , c'est lorsque l'estomach est vuide , & l'on ne doit pas , après avoir mangé , agir violemment ; tout ce que l'on peut faire pour aider la coction des alimens , c'est une legere promenade.

I V. Par le sommeil & la veille le sang reçoit les mêmes impressions que par le repos & le mouvement. Le sommeil repare les dissipations qu'on a faites par le travail , rétablit la force des organes & de toutes les parties du corps ; & délassant l'esprit , lui donne une vigueur nouvelle.

Tu quoque , ô domitor somme malorum ,

Requies animi , pars humana melior vita. (b)

Il ne doit pas être trop long , le corps & l'esprit en seroient appesantis. L'on ne doit pas dormir dans le jour , à moins qu'on n'y soit accoutu-

(a) M. Manget, Traité de la Peste.

(b) Senec. in Traged. Hercul. furios.

mé, ou qu'on n'ait souffert de grandes veilles ; & l'on doit mettre quelque distance entre le repas & le sommeil.

Pendant la veille les esprits animaux coulent dans toute la machine ; toutes les parties ont la tension qu'il leur faut pour agir, toutes les filtrations se font, l'estomach fait son devoir, & toutes les superfluités sont évacuées. Si la veille est excessive, tout se déränge, la coction des alimens se fait mal, & le sang se gâte.

On ne seroit gueres dans le cas de trop dormir si l'on ne prenoit trop de nourriture : la trop grande quantité d'alimens chargeant le sang de sucs grossiers & indigestes, cause des assoupissemens, auxquels on doit remédier par tout ce qui peut faire une bonne digestion, ou la corriger ; quoiqu'il n'y ait point eu d'excès dans le manger, on a néanmoins quelquefois après le repas des envies de dormir, mais le café peut les dissiper.

Pour ce qui est des veilles excessives, on ne doit pas s'y exposer en temps de Peste. Il faut dormir ; & on se procure quelquefois un doux sommeil en se couchant peu de temps après avoir soupé ; ou bien, en prenant une creme de ris, &c. Lorsqu'on se met au lit, si cela ne fait pas dormir, on doit avoir recours aux narcotiques ; les têtes de pavot, le syrop que l'on en fait, les baumes tranquilles, les laudanum, & autres préparations qu'on tire de l'opium, sont de fort bon usage. La dose de ces remèdes doit être, pour la première fois qu'on les prend, d'une tête de pavot qu'on fait bouillir dans l'eau de fontaine ou de puits, &c. pour en avoir trois ou quatre onces de coulure ; de demi once de syrop delayé dans quelques cuëillerées d'eau de fleur d'orange, ou dans un petit verre

d'eau ; d'un grain de laudanum avalé en substance ou dissout dans quelque liqueur convenable. On règle ensuite la dose selon l'effet ; les baumes tranquilles , les laudanum liquides doivent être différemment dosés selon la différente manière de les préparer.

V. Le corps ayant des égouts pour vuidier tout ce qui ne peut pas être employé à la nourriture des parties , & qui deviendrait infailliblement une cause de maladie s'il étoit retenu , on doit être fort soigneux d'en entretenir l'évacuation. On doit avoir le ventre libre ; c'est par-là que les matières les plus grossières sont mises dehors. On prendra une ou deux fois la semaine , le matin à jeun , une dragme de quinquina , & demi dragme de rhubarbe en poudre , dans un verre d'eau ; ou bien , on prendra deux fois la semaine , avant le repas , ou en se couchant , depuis demi dragme jusqu'à une dragme de pillules angeliques ou de russis , ou de quelqu'autre composition de pillules , ou l'aloës : ces remèdes vuident doucement , & amortissent les aigres qui sont nuisibles aux digestions.

Voici un vin laxatif & stomachique dont on peut se servir dans le même cas.

Prenez une once de racine d'aulnée , une demi poignée de marrube blanc , une poignée de germendrée , une once d'aloës bien pur ; mettez-les infuser dans six livres de bon vin blanc , dans une bouteille de verre bien bouchée , que l'on garde pour l'usage : la dose doit être de deux ou trois onces après le repas.

Je ne conseille pas indifferemment à tous d'user de ces remèdes où l'aloës entre ; ce suc échauffe quelquefois , il irrite & ouvre même les hemorrhoi-

des : les melancoliques & tous ceux qui abondent en acides ou qui ont le sang épais, s'en trouvent bien. J'ai quelquefois donné la teinture d'aloës tirée avec l'eau de vie, à des personnes d'une constitution de sang visqueux ; plusieurs qui après le repas, souffroient des pesanteurs d'estomach, un mal de tête avec assoupissement, en prenant une ou deux cuëillerées de cette teinture, étoient presque sur le champ délivrez de ces incommoditez, & se sentoient aussi legers que s'ils n'avoient pas mangé. Pour préparer cette teinture il n'y a autre chose à faire qu'à mettre sur une livre d'eau de vie deux onces d'aloës concassé.

Les évacuations des selles ne vuident que les matieres les plus grossieres ; les superfluités des secondes digestions qui sont plus volatiles, se séparent par les glandes milliaires de la peau, ou en sueur sensible, ou en transpiration insensible. Cette évacuation est si considerable, qu'elle surpasse, selon *Sanctorius*, (a) toutes les autres évacuations prises ensemble. Je ne crois pas qu'on doive la procurer par aucun remede interne, parce que tous les diaphoretiques sont assez incertains, & qu'ils échauffent souvent beaucoup. On ne peut la faciliter que par l'exercice, peut-être seroit-il encore bon de se faire transpirer ou suer une fois la semaine, par le secours des bains secs, ou des bains d'eau douce bien chaude.

Les autres petites évacuations du nez, des oreilles, &c. seront entretenues par la propreté. On rincera tous les matins la bouche avec de l'eau de vie affoiblie avec de l'eau commune, on s'en lavera les yeux & le visage. Je ne crois pas que le tabac en poudre, en fumée, ni en masti-

(a) *Static. med.*

catoire, soit d'aucun usage contre la Peste ; je ne le conseille qu'à ceux qui l'ont habitué, & je sollicite même ceux qui ont la coutume de marcher du tabac, de se défaire d'une si vilaine & si pernicieuse habitude.

Les femmes qui sont destinées à des fonctions particulières, ont des organes qui leur sont propres. Elles doivent porter pendant neuf mois leurs enfans, & les nourrir après les avoir mis au monde. Elles ont, lorsqu'elles ne sont pas grosses, des évacuations periodiques, qui leur font perdre une quantité de sang qui leur est nécessaire dans la grossesse ; & après l'accouchement leurs mammelles filtrent du lait pour la nourriture de leurs enfans. Elles doivent donc, si leurs regles sont supprimées ou dérangées, faire des remèdes pour les faire couler ; & si elles ont accouché elles doivent nourrir leurs enfans. Elles sont encore souvent incommodées des fleurs blanches, qu'elles doivent bien prendre garde de ne pas arrêter. La suppression de ces pertes jette toujours les femmes dans quelque maladie. J'ai actuellement une malade qui depuis plusieurs années, après une pareille suppression, souffre mille incommoditez très-fâcheuses, que je ne crois pas guerissables à moins que les fleurs blanches ne paroissent de nouveau.

Les évacuations ordinaires ne suffisent pas souvent pour mettre dehors toutes les impuretez du sang ; elles abondent trop, ou elles ne sont pas propres à passer par aucun couloir : alors la nature feconde en ressources pour se délivrer de ce qui l'opprime, ouvre des égoûts à ces mauvaises humeurs, par des ulcères, des dartres, des gales, des hemorrhoides, &c. ce qu'il faut bien se garder de guerir par aucun remède topique : bien loin de-
là,

de-là, il faut faire des écouloirs pareils à quelques-uns de ceux que la nature fait, il faut la prévenir, il faut ouvrir des ulcères ; c'est-à-dire, il faut appliquer des canteres.

Les Auteurs ont regardé ce secours comme un grand préservatif, (a) & je crois qu'ils ont eu raison ; le sang étant épuré par-là, ne se charge pas si aisément de venin. Les canteres seront faits aux parties les plus convenables ; ils sont plus commodes aux jambes, & seroient plus sûrs aux aines, parce que le virus a une grande disposition à passer par-là. Ce fut par des ouvertures à ces parties, que M. Alprun se préserva (b) autrefois (c) en Allemagne, quoiqu'il s'y exposât beaucoup, jusqu'à prendre le pus d'un bubon, & en faire l'analyse. (d) Si l'on a des hemorrhoides supprimées, on doit tâcher de les rouvrir ; mais si quelqu'une des évacuations est trop abondante, que l'on ait quelque perte de sang, ou quelque autre maladie de quelque espèce qu'elle soit, il faut, en ce cas, se con-

(a) *Fabricius Hildanus ob. 86. cent. 4.* avoué que deux canteres qu'il s'étoit faits en vûe de se préserver, furent la principale cause de sa conservation.

(b) Pour cet effet il s'avisâ dès le commencement de faire avec la lancette sur soi, & sur deux de ses amis, une légère incision, *leve vulnus*, comme il parle, à chacune des aines, où ayant introduit un petit tampon pour empêcher que l'ouverture ne se fermât, & donner une libre issue au venin, il eut le plaisir de voir couler sans cesse beaucoup de matiere, surtout dans le temps qu'il s'étoit si hardiment exposé chez le sieur Geoffroy & c'est à cette invention qu'il attribue sa convalescence & la santé dont il a jouï pendant tout le temps qu'il a travaillé dans Vienne. *Journal des Sçavans du Lundi 27. Mai 1680.*

(c) En 1679.

(d) *Journal des Sçavans, ubi supra.*

duire avec beaucoup de circonspection, & prendre conseil d'un Medecin : il ne faut pas negliger le moindre mal, puisqu'on n'est malade que par une mauvaise disposition du sang, qui peut être propre à être infecté du venin pestilentiel.

On doit même faire quelques petits remedes pour corriger les excès du temperament, donner de l'action au sang pesant & engourdi par l'usage de la limaille de fer ; moderer le feu de celui qui est trop bouillant, & qui abonde trop, par la saignée & par les rafraichissans ; vuidier les serositez qui dominent dans la masse par quelque hydragogue, ou par une pisanne diaphoretique ; & lier les sels trop exaltez par les incrassans, prendre des bouillons de poulets, de veau, des emulsions, des pisanes-emulsionnées : par des voyes differentes & opposées on peut arriver à la même fin, qui est de rendre le sang doux & coulant ; ce qui est le vrai caractère du sang qu'il faut avoir pour résister au venin pestilentiel.

VI. Enfin, voici le nœud que j'aurai peine à délier. Il faut, dira-t-on, en temps de Peste s'armer d'un grand courage, bannir la tristesse, la crainte & la colere, soumettre en un mot toutes les passions à l'empire de la raison. Cela est vrai ; mais cette raison est offusquée par les sens & les passions. Nous pouvons pourtant dire, quoique nous remarquons un grand mecanisme dans les operations de l'esprit, ou dans les modifications de la volonté, qu'il ne s'ensuit pas que l'esprit soit si uni à la matiere, que tous ses mouvemens en dépendent. Nous connoissons par sentiment, que nous sommes maîtres d'empêcher certains mouvemens des esprits animaux ; & si nous ne pouvons pas les retenir lorsqu'ils coulent d'un mou-

vement rapide dans des canaux fort ouverts, nous pouvons du moins ou en prévenir l'agitation par de sages reflexions, ou les arrêter lorsque le mouvement en est modéré, & qu'ils ne peuvent passer que par des tuyaux étroits; ceux-là sont heureux qui par une bonne éducation, ou par leur bon tempérament, ont toujours tenu les esprits animaux dans l'équilibre, & ont toujours été par-là maîtres de leurs passions.

La tristesse qui est la passion la plus ordinaire & la plus dangereuse en temps de Peste, & qui accable les esprits par la crainte d'une mort prochaine, ne fait aucune impression sur l'esprit d'un Philosophe, & d'un Philosophe Chrétien, qui n'ayant jamais regardé la vie comme un grand bien, ne regarde pas la mort comme un grand mal. Il n'y a que les esprits matériels, qui n'ayant vécu que pour vivre, sont abattus & troublez lorsque la vue de tant de morts leur fait sentir qu'ils sont mortels. On doit donner à ceux-ci des conseils pour dissiper leur tristesse: le secours de la morale seroit sans doute le meilleur; mais ce secours quelquefois, bien loin de guerir les chagrins, peut jeter dans de nouvelles inquiétudes, sur le regret que laisse le mauvais emploi du temps passé. Notre ministère qui nous engage à la conservation des corps, nous fait seulement proposer les moyens physiques de les conserver. Pour dissiper donc cette grande tristesse, il faut faire des diversions, par l'occupation, la lecture, ou quelqu'autre espee d'amusement.

Nous sommes persuadé que tous ceux qui seront enrermé dans leurs maisons, n'auront absolument rien à craindre de la Contagion, s'ils observent ce que nous avons proposé; qu'on ne porte

pourtant pas les choses dans l'excès, qu'on s'en tienne au milieu si nécessaire en tout, & qu'on donne quelque chose à la coutume. Ils peuvent encore, pour avoir l'esprit plus tranquille, ne recevoir du dehors que les choses nécessaires à la vie, qui ne se chargent pas de venin, & les recevoir avec les précautions que tout le monde sçait.

Ceux qui vacquent par la Ville, doivent être plus soigneux de se ménager que les autres, surtout ceux qui servent les malades. Ils sont presque continuellement dans un air infecté, & ressentent souvent par des maux de tête, des vertiges, des dégoûts, des nausées, des coliques, &c. les impressions du venin qui penetre leurs corps, & ne fait qu'y passer. Il s'y arrêteroit tout-à-fait, & leur donneroit la Peste, s'ils étoient dans une disposition propre pour cela; ils peuvent l'éviter en observant ce que nous avons dit.

Les habits de toile cirée, d'étoffes fines, &c. ne sont pas d'une grande conséquence; ce n'est pas par-là principalement qu'on peut prendre le mal. On reçoit d'ailleurs assez de venin pour tuer, si le corps est mal disposé; & ce que les habits peuvent communiquer en égard au reste, n'est presque rien.

Je ne m'étendrai pas sur l'inutilité de tous les vinaigres theriacaux, des haumes, des huiles, des éponges, &c. ces choses sont plus nuisibles que profitables. Ceux qui sont trop sensibles aux mauvaises odeurs, peuvent seulement pour le plaisir de l'odorat, porter un sachet de senteur, de l'odeur qui leur sera la plus agréable.

CHAPITRE VIII.

De la cure de la Peste.

DANS toutes les maladies, des mouvemens mechaniques tendent à chasser du corps la matiere morbifique. Ce sont là les idées qu'on doit avoir lorsqu'on dit que la nature guerit les maladies, *natura morborum medicatrix*. Lorsque ces mouvemens aboutissent à la séparation des matieres impures, on les appelle des crises.

Tout ce qu'un Medecin peut faire dans le traitement des maux contre lesquels il n'y a pas de specifics, c'est d'aider la nature. Il faut s'y prendre de différentes manieres; tantôt il faut vuider la masse des humeurs, tantôt il faut les pousser vers quelque égoût du corps, & quelquefois il faut les animer ou les corriger; ce que l'on peut faire par le secours des remedes que l'on appelle generaux.

Puisqu'il n'y a pas de remedes specifics contre la Peste, & qu'il n'est pas même fort apparent qu'on en découvre encore, n'en ayant pas trouvé jusqu'ici pour la fièvre maligne, ni pour la petite verole, &c. sur lesquelles on a eu occasion de faire souvent des experiences; puisqu'il n'y a pas, dis-je, de specifics pour guerir la Peste, il faut aider la nature dans ses mouvemens critiques.

Nous avons déjà vû, en parlant de l'analogie de la Peste avec la petite verole, que la crise de ces deux maladies se faisoit par des éruptions exterieures, & quelquefois, mais très-rarement, par la

sueur seule , ou la transpiration insensible. Il semble donc qu'on ne sçauroit se tromper de traiter les Pestiferez comme on traite ceux qui ont la petite verole ; d'autant mieux qu'on voit dans les Auteurs qui ont écrit les premiers de la petite verole , qu'ils n'employoient d'autres remedes à cette maladie que ceux de la Peste. Et comme la petite verole est une maladie assez fréquente , on a vû par des experiences plusieurs fois reiterées ; & appuyées sur la raison , qu'on devoit s'écarter de la route que les Anciens avoient tenuë dans la cure de cette maladie , pour en suivre une autre presque toute opposée.

Nous ne devons donc pas faire un grand fonds sur les diaphoretiques , qui étoient presque les seuls remedes qu'on employoit autrefois pour la guerison de la Peste , lesquels on a mis en usage dans celle-ci , & dont plusieurs Medecins prétendent avoir vû de bons effets. Ils peuvent dire pour deffendre leur pratique , que la raison doit se taire lorsque l'experience parle ; cela est certain. Il est question de sçavoir si l'experience parle aussi souvent qu'on le dit : c'est ce que nous ne croyons pas , puisque l'on peut opposer à ces prétendûes experiences generales , celles de Messieurs les Medecins de Montpellier , dont les vûës penetrantes leur font toujours découvrir dans les malades bien des choses que les Medecins ordinaires sont incapables d'y voir ; & qui ont assuré dans leurs Observations , que les diaphoretiques , s'ils étoient un peu forts , ne faisoient qu'accelerer le progrès des inflammations interieures , & précipiter la mort des malades. Si les diaphoretiques foibles n'ont pas eu des suites si funestes , c'est que n'ayant pas eu la force d'agiter beaucoup le sang , ils n'ont pas troublé son

movement naturel , & n'ont pas empêché les éruptions critiques , à quoi l'on doit attribuer la diminution des symptômes , & la guérison des malades , plutôt qu'à l'effet des sudorifiques. Ménageons donc les malades qui ont la Peste , comme nous ménageons ceux qui ont la petite verole , suivons les mêmes indications dans l'application des remèdes généraux , & variions-les selon les différens temps du mal , & les différens levains qui peuvent se compliquer avec son venin.

Dans les premiers temps , dans cet état où les frissons & le froid universel , la petiteesse du poulx , l'abattement general , &c. marquent un épaississement dans la masse du sang , & un grand deffaut d'esprits animaux , il semble qu'on doit d'abord courir en diligence aux remèdes cardiaques ; c'est la pratique ancienne , que plusieurs Medecins suivent encore , & que nous ne sçaurions adopter contre les lumières de notre raison , & nos expériences dans des faits analogues.

En effet , quelle est l'action des cardiaques ? Les uns chargez de parties alkales fixes peuvent bien donner quelque liquidité au sang , après plusieurs doses souvent réitérées ; mais le temps de leur action est long , & le besoin est ici fort pressant ; les autres abondans en parties salines ou sulfureuses-volatiles , ne sont pas si lents dans leur action , mais ils sont inutiles ou dangereux : si on les donne en petite quantité , ils n'ont qu'un effet d'un moment ; & si la dose en est forte , ils portent dans le corps des impressions gangreneuses ; car le sang n'étant pas également chargé de venin , ni également épaissi , l'action de ces remèdes rarefiant & animant ce liquide plus dans un endroit que dans l'autre ; par exemple , dans les gros vais-

seaux, le fait porter avec rapidité vers les plus petits, où trouvant des digues qui s'opposent à son passage, il fait des efforts, ce qui doit engager les petits corps veneneux & caustiques dans les solides qui en seront d'autant plus déchirez, que le cardiaque sera plus fort.

On donnera de la liquidité au sang, & on rétablira les forces abattues, d'une manière bien plus prompte & plus sûre, par les émetiques que par les cardiaques. Dans les efforts du vomissement tout le corps agit; le ressort des solides est excité; les liquides coulent, les glandes filtrent; & ce qui est le plus essentiel, les mauvais levains des autres maladies qui se compliquent avec la Peste, & qui la rendent si maligne, sont évacuez. La foiblesse des malades n'est pas une raison pour rejeter les émetiques; cette foiblesse ne peut venir que du défaut d'esprit, qui doit suivre l'épaississement du sang, ou de la destruction de ces esprits par l'action du venin, ou de quelque gangrene intérieure. Si la foiblesse ne vient que de la première cause, l'émetique donnera des forces; & si elle vient des autres, il n'agira pas. Toutes les fois qu'il agira, les forces se rétabliront, parce que dans son action les filtrations deviennent plus libres, & la masse du sang moins chargée d'impuretez; en un mot, ou l'émetique ranimera les forces, ou la maladie sera sans espérance de guérison.

Je puis parler hardiment des bons effets de l'émetique; je les ai vus ces bons effets dans plusieurs cas où le sang & les esprits manquoient d'action, dans le commencement des maladies; & je n'ai jamais remarqué un effet fort sensible des cardiaques; je ne m'en sers aussi qu'à la fin des maladies,

&

& lorsque les forces épuisées ne permettent plus de faire des remèdes essentiels ; mais tant que je conserve quelque espérance , je n'accorde jamais aux parens des malades les cordiaux qu'ils demandent , qu'autant qu'on les donne en petite quantité , & qu'ils n'occupent pas la place de ce qui peut guerir ; c'est de cette manière seulement qu'on peut les donner aux malades pris de Peste.

Cette maladie est si prompte , & les dépôts se font si vite , qu'on ne doit pas perdre un moment de temps ; il faut dès que les frissons , les maux de tête , les lassitudes spontanées , &c. marquent le commencement du mal , donner sur le champ l'émetique. La racine d'ypécacuanha pulvérisée & donnée au poids d'un scrupule , de demi dragme ou davantage selon son effet dans quelques cuillerées de bouillon , ou de telle autre manière que l'on voudra , est préférable à tous les autres ; elle fait assez bien vomir , apaise les irritations de l'estomach & des boyaux , & après avoir vuïdé doucement le ventre , y laisse une légère astringtion , & pousse un peu par la sueur.

Au défaut d'ypécacuanha , il y en a qui ont mêlé quelque astringent avec le tartre ou le vin émetique ; on s'est bien trouvé de la préle ou queue de cheval en poudre , à la dose de demi dragme mêlée avec dix grains de tartre émetique : on peut dans une dose de décoction de cette plante , donner deux onces de vin émetique , ou si l'on veut un remède plus doux , deux scrupules de syrop stybié de Glauber. Avec ces préparations on peut se passer de toutes les autres qu'on fait sur l'antimoine pour le rendre vomitif.

Si la première dose d'émetique n'a pas agi dans le temps qu'elle devoit , ou si elle n'a pas agi

M

luffifamment, il faut la réitérer plus d'une fois ; & fi cela ne fait rien , on ne doit plus compter fur la vie.

L'émetique & fur-tout l'ypécacuanha , donné au commencement du mal , n'occasionne jamais par lui-même des fuperpurgations ; lorsqu'elles arrivent elles marquent que le venin fe dépole fur l'eftomach , ou fur les boyaux : ainfi quoiqu'on voye plufieurs fois mourir les malades après avoir pris l'émetique , comme ces malades mourroient également quand ils ne le prendroient pas , on doit toujours donner ce remede , puiſque c'eſt une voye pour guérir ceux qui ne font pas abſolument incurables.

On aura ſoin de faciliter l'action du vomiffement par la boiffon copieuſe d'eau chaude , à laquelle on peut mêler quelque peu d'huile d'olive , ou de graiffe fondue , ou de beurre.

Ceux qui ont de la confiance aux cordiaux , peuvent en donner , toutefois avec moderation , dans les intervalles que laiſſe le vomiffement.

Pour donner de la fluidité au ſang , oſeroit-on hazarder un ſecours incertain , qui pourtant ne paroît pas devoir être ſuivi d'aucun mauvais effet ? Ce ſeroit de mettre , dans ce premier temps , après l'opération de l'émetique , les malades dans un bain d'eau douce aſſez chaude , qui rarefieroit le ſang dans les petits vaiſſeaux , relâcheroit toutes les parties extérieures du corps , rétabliroit la circulation qui eſt fort embarraſſée , faciliteroit la tranſpiration & la ſueur , & donneroit plus de liberté au venin pour être porté au dehors , & faire ſes éruptions critiques.

J'ai quelquefois remarqué dans la pratique , que des vomiffemens , des coliques , des douleurs inter-

nes, des palpitations de cœur, des syncopes, des petiteesses de poulx, des frissons, des froids universels, & d'autres accidens qui dépendent d'un sang épaisi ou grumelé & caustique, ont été appaisez sur le champ par des bains chauds. J'en pourrois rapporter quelques exemples; mais pour n'être pas long, je me contenterai de dire que j'ai vû il n'y a pas long-temps, une Demoiselle âgée d'une vingtaine d'ans, qui souffroit depuis deux mois de grandes coliques, accompagnées d'un vomissement d'une matiere glaireuse, verdâtre, & sentant fort l'aigre, avec des douleurs en différentes parties du corps, des syncopes, des palpitations de cœur, des oppressions de poitrine, des mouvemens convulsifs, & plusieurs autres symptômes d'une passion hyperique, & sur-tout un dégoût affreux pour toute sorte d'alimens, & l'augmentation de la colique d'estomach lorsqu'elle avoit mangé; ce qu'il y avoit de plus triste, c'est que tous les remedes internes tant generaux que specifiques, irritoient le mal, à l'exception du pavot ou du laudanum, qui l'appaisoit pour quelques heures. Je conseillai à cette malade les bains chauds: elle se mit dans le premier bain au moment que la prit le paroxisme qui fut par ce moyen à l'instant arrêté; elle n'eut pas pris trois ou quatre bains que l'appetit s'ouvrit, & qu'elle n'eût plus besoin de narcotique, & vit de jour en jour rétablir sa santé sans faire d'autre remede.

Dans le premier temps, les malades n'ont presque pas besoin de nourriture; mais il faut prescrire ici celle qu'ils doivent prendre dans la suite, qui doit être d'autant plus legere que les accidens sont plus forts, & qu'ils denotent un plus grand dérangement dans les digestions. Ils doivent se réduire

aux bouillons faits avec le mouton , auquel on doit ajouter l'agneau ou le veau , ou quelque jeune volaille ; les prises n'en doivent être ni fortes , ni trop souvent réitérées ; on doit se conduire à cet égard à-peu-près comme l'on fait dans la fièvre continuë , putride ou maligne , & je crois qu'il ne seroit pas mal de donner à la place des bouillons , comme je l'ai pratiqué quelquefois heureusement dans les fièvres malignes , des crèmes de ris , de segle , d'avoine , ou des pains lavez faits avec la mie de pain , très-pen de sel , & un peu de bonne huile d'olive , assez délayez , & qu'ils n'eussent guere plus de consistance qu'un bouillon. Cette nourriture me paroît plus convenable que le bouillon à la viande ; elle est plus douce & plus propre par-là à s'opposer à la causticité du venin. J'ai vû plusieurs fois des malades attaquez de la fièvre maligne , qui ne pouvant pas supporter la vûë du bouillon , n'ont été nourris dans tout le cours de leurs maladies que de cette maniere , & ont été gueris plutôt que les autres , & avec moins de remèdes.

Voici un fait pour appuyer ce que nous disons. Pendant la dernière Contagion que nous eumes dans cette Ville de Nîmes en 1649. une femme pauvre qui étoit seule dans une maisonnette , fut prise de la Peste , & fut ignorée dans son habitation , où n'ayant que du pain très-sec & de l'eau , elle ne prit d'autre nourriture pendant toute sa maladie , que quelque petit morceau de pain qu'elle faisoit amolir dans l'eau : elle se tira d'affaire par cette seule nourriture.

La boisson doit être copieuse & chaude pour mieux adoucir & détremper le sang ; de l'eau pure , ou pannée d'une pîsane émulsionnée , de thé , de ris , d'avoine , d'althea , de capillaire , de fleurs de

mauve , de semence de lin , de l'eau de poulet , &c. & l'on doit boire jusqu'à cinq ou six fois entre deux bouillons.

Si le mal n'est pas absolument incurable , on sort bien-tôt de ce premier temps par les seules forces de la nature , ou aidées par les remèdes. On passe alors dans un état bien différent ; à ce froid universel , à cette petitesse de pouls succèdent une chaleur acre & brûlante , un pouls vif , ouvert & animé , &c. L'on doit ici prendre d'autres indications que celles des premiers temps ; & les varier selon les différents symptômes qui peuvent marquer que des levains différens sont compliquez avec le virus pestilentiel : car ces différens levains ne sont pas ordinairement vaincus par le même remède ; c'est de-là qu'on voit que certaine pratique a réussi dans un endroit , & non pas dans l'autre.

Le premier symptôme qui doit nous occuper , c'est la fièvre , qui aggrave tous les autres , & qui rend la Peste si dangereuse ; car quoique cette maladie soit quelquefois mortelle sans la fièvre , cela arrive si rarement , que la Contagion ne feroit pas de grands ravages , si elle n'étoit compliquée avec la fièvre maligne ou putride. Ainsi l'indication la plus pressante est celle d'empêcher les inflammations dont on est menacé , par l'agitation du sang : il faut donc en diminuer la quantité par la saignée , pour donner plus d'étendue à celui qui reste dans les vaisseaux , & en rendre la circulation plus libre.

Tous les Auteurs n'ont pas été de ce sentiment : plusieurs ont soutenu que la saignée étoit salutaire , & quelques autres qu'elle étoit mortelle. Ce que nous voyons arriver de nos jours nous porte à croire que les uns & les autres ont eu raison ,

& qu'ils ont fondé sur l'expérience ce qu'ils rapportent dans leurs écrits, puisque nous voyons que la saignée a été mortelle à Marseille, & qu'elle n'a pas été généralement si nuisible à Aix, qu'elle a été suivie de la mort à Correjac, & qu'elle a été salutaire à Maruejolz. Le Public auroit retiré de grands avantages de ces Observations, si ceux qui les ont faites avoient voulu marquer les signes qui peuvent faire connoître les differens cas où differens remedes doivent être employez; nous ne pouvons là-dessus parler que par conjecture.

Nous voyons bien les raisons qui rendent la saignée mortelle. Les grands arrêts du sang dans différentes parties, faisant que le cœur n'en reçoit pas une grande quantité, il est privé par la saignée de celui qui devoit y être porté, & qui lui étoit nécessaire pour exciter les contractions; il cesse pour un temps de se mouvoir sensiblement; on tombe en syncope, & on peut même mourir sous la main du Chirurgien, si les arrêts du sang sont considerables, & que la saignée soit forte.

Mais parce que les arrêts d'un sang aussi caustique qu'il est dans cette occasion, sont suivis d'une gangrene presque instantanée, on doit présumer que les malades qui perissent par la saignée ont des inflammations interieures déjà gangrenées. La saignée donc ne doit pas être regardée comme absolument mortelle; tout ce que l'on auroit à dire, c'est qu'elle pourroit nous faire voir un peu plutôt que le mal étoit incurable; & parce que rien n'est plus propre à prévenir les arrêts du sang, que la saignée, il faut dès que le poulx s'ouvre, que le sang s'anime, & que la chaleur paroît, sans différer un moment, faire ouvrir la veine: peut-être que cette operation n'a été infructueuse

que parce qu'elle a été faite trop tard.

Que la prudence qui doit toujours diriger un Medecin, soit ici la seule regle de sa conduite : il doit ordonner la premiere saignée fort petite ; & s'il voit que le malade n'en soit pas abattu, il faut en prescrire bien-tôt une seconde, la faire même plus forte, une troisième, une quatrième & plusieurs autres : si le malade soutient la premiere, il est en état de soutenir toutes celles qu'on lui jugera necessaires ; par la saignée plusieurs fois réitérée on prévient les inflammations, on donne la liberté au venin d'être évacué, & on empêche le malade de perir.

Les douleurs aiguës, le delire, la difficulté de respirer, & generalement tous les symptômes qui menacent d'inflammation, comme aussi les pertes de sang, requierent la saignée ; les éruptions exterieures semblent l'éloigner, pour ne pas troubler la nature, lorsqu'elles sont critiques ; & lorsqu'elles sont symptômatiques, précipiter la mort des malades ; cependant quoique ces éruptions paroissent, la saignée y convient, si le poulx se soutient, & qu'il y ait quelqu'autre accident qui la demande.

Lorsqu'on s'apperoit de quelque redoublement de fièvre, on doit renouveler la saignée, on la fera au bras, au pied ou au col selon les parties qui souffrent. La poitrine & la tête sont souvent dégagées par la revulsion que l'on fait en saignant au pied ; s'il y a transport au cerveau, on ouvrira la jugulaire.

La fièvre nous présente une autre indication, qui est de vuider les mauvais levains par les purgatifs, qui nous réussissent si bien dans toutes les fièvres continuës. Les purgatifs, dira-t-on, sont ici

nuifibles ; le cours de ventre est ce qu'il y a de plus à craindre , pas un de ceux qui l'ont n'y résiste. C'étoit la raison que les Anciens alleguoient pour ne pas purger dans la petite verole , parce qu'ils voyoient perir les malades par des diarrhées ; l'expérience nous a convaincus de la fausseté de cette raison ; puisque nous purgeons avec succès dans la petite verole , dans tous les temps de la maladie ; j'ai vû de ces malades que j'ai été dans la nécessité de purger chaque jour , & qui vraisemblablement sans cela n'auroient pas été guéris. Ce n'est pas que les purgatifs qu'on donne dans la Peste ne soient quelquefois suivis de superpurgations mortelles , qui ne viennent pas tant de l'effet des purgatifs que de celui du venin qui se porte sur le bas-ventre , ou qui a déjà fondu le sang.

Les purgatifs violens ne sont pas ceux qu'on doit employer ; leurs principes piquants & peu différens des caustiques joignant leur action à celle du venin , porteroient des impressions gangreneuses sur l'estomach & les boyaux ; il en arriveroit pour le moins des cours de ventre dysenteriques. Les purgatifs qu'on doit mettre en usage , doivent être doux & benins pour ne pas donner de nouvelles forces au virus pestilentiel. La casse en bolus ou dissoute , les tamarins , la manne , la rhubarbe , le syrop ou l'infusion des fleurs de pêcher , & le senné infusé dans beaucoup d'eau , sont presque les seuls dont on doit se servir.

Si la bouche est pateuse , que l'haleine sente mauvais , que le dégoût soit grand , & les déjections puantes , ce qui ne vient que de la pourriture , c'est-à-dire des matieres indigestes ramassées dans les premieres voyes & dans le sang , c'est une indication pressante pour le purgatif. La quantité de
pourriture

pourriture doit décider de la réiteration de ces remèdes. Si les dejections sont pleines de vers, la pourriture est encore plus abondante; l'on doit insister sur le purgatif, & y mêler quelque vermifuge; une pincée d'absinthe, ou de semence contre-vers, la rhubarbe en poudre, l'infusion de fleurs de pêcher, peuvent être de quelque usage.

La formule des purgatifs dépend assez de la volonté du Medecin, & quelquefois de certaines circonstances particulieres qu'un Medecin peut voir, & qu'il ne peut pas aussi aisément marquer. Celle des ptisannes étendues paroît préférable aux autres; par-là on détrempé & on vuide les matieres sans donner trop d'action au venin. Pour le temps de donner le purgatif, ce doit être après avoir suffisamment désempli les vaisseaux par la saignée, & autant qu'il se peut dans le calme des redoublemens.

On fera bouillir dans une quantité suffisante d'eau deux onces de thamarins gras, demi once de senné mondé, une dragme de sel vegetal; dans deux onces de coulure de cette decoction, on dissoudra deux ou trois onces de bonne manne, & on en fera trois doses, qu'il faut donner à une heure ou une heure & demie de distance de l'une à l'autre; on peut ajoûter à chaque dose, si l'on a besoin d'aiguiser le remède, dix goûtes de syrop stibié de Glauber; ce syrop a de grands usages dans la pratique, soit qu'on le donne seul, (c'est alors un émetique fort doux,) soit qu'on le donne mêlé avec des purgatifs pour les aiguiser. J'emploie ce remède dans une infinité de cas, & j'en vois toujours des effets salutaires; j'en mêle souvent dans les purgatifs, dans les opiates aperitives, & j'observe qu'il augmente l'action de toutes les

N

drogues. Je l'ordonne aussi quelquefois seul à la dose d'une douzaine ou quinzaine de gouttes ; en petite quantité , il n'est ni émetique ni purgatif , & il débarrasse pourtant le sang par la transpiration. Je ne sçaurois assez recommander l'usage de ce syrop , par les bons effets que j'en ai vûs ; & je n'ai fait cette petite digression sur ses vertus , que parce que je le vois négligé , & qu'il n'est presque point d'usage hors de Nîmes.

Si l'on veut , on peut faire une ptisane plus étendue en faisant infuser à froid , dans deux ou trois livres d'eau , une once de senné mondé , une poignée de grande scrophulaire , ou de pimprenelle , la moitié d'un citron coupé à tranches : l'on peut ajoûter sur toute cette quantité de liquide , une dragme de syrop de Glauber ; la scrophulaire & la pimprenelle n'y sont que pour ôter le mauvais goût du senné : on donnera de cette ptisane pour boisson ordinaire , si les malades s'en accommodent , & elle convient parfaitement dans les grandes alterations.

Quoique par l'usage des ptisanes purgatives , on soit moins dans le cas d'avoir besoin de lavemens , cependant comme on ne doit pas toujours avoir le purgatif à la main , on doit donner des lavemens les jours de relâche , sur-tout si les malades se plaignent de coliques & d'ardeurs dans le bas-ventre. On doit prendre garde de n'y rien mettre d'acre , & de les faire seulement avec la decoction des plantes émollientes & adoucissantes , les bouillons de tête & de boyaux de mouton , le petit lait , le lait des semences froides , &c. la casse , le miel rosé , les huiles , graisses , &c. qui peuvent amortir les pointes des matieres qui irritent les boyaux.

La grande alteration des malades étant fort augmentée par la violente fermentation de la fièvre, je ne crois pas qu'on doive alors faire chauffer les ptisannes ; on doit plutôt, pour calmer ce mouvement, mêler dans trois ou quatre pots de ptisanne ordinaire deux ou trois dragmes de nitre purifiée, ou de sel prunelle, de syrop de limons ou de grenado jusqu'à une agréable acidité, ou simplement jeter quelques tranches de limons dans l'eau.

Dans l'assoupissement on peut donner plus hardiment les émetiques, & se servir de purgatifs plus forts ; mais si les malades ont des délires, des insomnies, des douleurs, ou de grandes inquiétudes, outre les remèdes généraux il faut employer les narcotiques ; le laudanum est un très-grand remède : outre la propriété qu'il a d'appaîser les douleurs, & de procurer le repos & le sommeil, il est encore excellent pour pousser par les sueurs sans animer trop le sang : on doit s'en servir pour peu de raison qu'il y ait à le donner, avec circonspection pourtant, observant lorsque l'estomach se trouve chargé de quelque impureté, de faire précéder le purgatif ; & pour n'être jamais surpris par l'effet de ce remède, on fera des juleps ou des émulsions narcotiques, que l'on donnera à petite dose & à diverses reprises de demie heure en demie heure, jusqu'à ce que le malade ait du repos.

Il y a des symptômes qui ne sont pas toujours compliquez avec la fièvre, & qui n'en sont pas moins funestes ; ce sont le hoquet, le vomissement, & la diarrhée. Si le hoquet & le vomissement dépendent de quelque charbon ou disposition charboneuse à l'estomach, il n'y a rien à faire, le mal est absolument sans espérance de guérison ; mais s'ils ne partent que des irritations que sont

sur l'estomach les impuretez qui y sont contenues, ou quelques levains pestilentiels, (ce qu'on connoitra parce qu'ils ne sont pas accompagnez de tant d'autres symptômes fâcheux, comme lorsque c'est un charbon) l'ypécacuanha, le quinquina & les adoucissans y conviennent. Si le cours de ventre est la suite de la fonte du sang, comme il arrive lorsqu'il est sanglant, & qu'il ne prend qu'après quelque durée de la maladie, en vain feroit-on des remèdes pour l'arrêter. Mais s'il ne vient, comme nous l'avons dit du hoquet & du vomissement, que des irritations des boyaux causées par des impuretez ou des corpuscules veneneux, les mêmes remèdes peuvent être employez, & de plus les lavemens adoucissans & astringens, qu'il faut réitérer plusieurs fois par jour. Les juleps & les bolus astringens & narcotiques sont aussi de fort bon usage & même nécessaires; on donnera ce julep.

Prenez eau de rabouret & de plantain quatre onces, eau rose une once, corail rouge préparé ou bol d'Armenie vingt grains, laudanum un ou deux grains, syrop de coings une once; mêlez le tout, faites-en un julep pour prendre à l'heure du sommeil; on peut se servir d'autres eaux astringentes, comme celles de renouée, d'ortie, &c. & y ajouter aussi le suc d'ortie, ou le donner seul; ou bien,

Prenez du bol d'Armenie, du corail rouge préparé huit grains de chacun, laudanum un demi grain, baume du Perou six grains; mêlez le tout, & faites-en un bolus avec une quantité suffisante de conserve de grande consoude, pour prendre trois ou quatre fois par jour; ou bien,

Prenez vingt grains de bol d'Armenie, ou de terre sigillée, dix gouttes de laudanum liquide,

deux scrupules de conserve de roses ; mêlez le tout , & faites-en un bolus qu'il faut réitérer plusieurs fois par jour.

Tous ces remèdes , tant les adoucissans que les astringens , doivent être employez lorsqu'il y a des hemorrhagies symptomatiques ; mais il faut éviter les astringens , si les pertes de sang sont critiques , & ne donner que les adoucissans & incrassans .

Si l'on s'apperçoit de quelque redoublement de fièvre , ou de quelque retour periodique des symptômes , on doit avoir recours au quinquina , après avoir fait précéder les saignées & les purgatifs .

Pour ce qui est des sueurs , si elles sont symptomatiques , il n'y a pas autre chose à faire que les mêmes remèdes que nous avons déjà rapportez , qu'il faut ménager selon que le demandent les autres symptômes qui accompagnent les sueurs ; & si elles sont critiques , on n'y fera rien , de peur de troubler la nature dans les mouvemens , comme nous avons vû qu'il est arrivé autrefois en Angleterre , du temps que la sueur Angloise y faisoit tant de ravages . On se tiendra seulement assez couvert pour entretenir la sueur , mais non pas trop pour vouloir suer davantage , & l'on boira la pissenette convenable & chaude ; l'alteration en reglera la quantité .

Si la sueur est paresseuse , on doit la solliciter par quelque léger sudorifique ; je préférerois à tous les autres les décoctions des plantes douces de cette qualité , que je ferois prendre chaudes & en grande quantité ; la scordium , les vulnèraires de Suisse , la scorsonaire , & la scabieuse me paroissent fort convenables . On peut aussi prendre quelques prises de poudre de vipère dans les eaux distillées de ces plantes , ou leur décoction .

Quelquefois les sueurs seules terminent la maladie, & toujours en déchargeant le sang, elles facilitent la sortie des bubons, charbons, &c. qui sont la véritable crise de la Peste, & le troisième temps du mal, j'entends lorsque ces éruptions sont critiques; car lorsqu'elles sont symptomatiques, elles paroissent dans le premier temps.

Quoique le terme de bubons ne signifie autre chose qu'une tumeur à l'aine, on lui donne cependant lorsque la maladie est pestilentielle, une signification plus étendue; car on entend par ce mot non-seulement toutes les tumeurs qui viennent aux parties glanduleuses, mais encore les phlegmons qui se forment dans les chairs.

Des douleurs très-aiguës aux glandes, où les bubons ont coutume de se placer, annoncent ordinairement la sortie de ces tumeurs; souvent elles paroissent dès le premier ou le second jour de la maladie, souvent même le mal commence par-là; quelquefois elles ne se font voir que fort tard, le quinzième ou le dix-huitième jour; & quelquefois aussi, comme nous l'avons déjà remarqué, ce n'est qu'après la mort.

On connoît les bubons lorsqu'à la douleur on voit succéder la tumeur; que la douleur continue avec rougeur, chaleur & pulsation. Les bubons qui se forment aux glandes sont plus ronds & plus durs que ceux qui viennent dans les chairs, & ont même moins de volume.

Les bubons grossissent & s'enflament lentement, ils suppurent avec peine, souvent ils s'endurcissent & deviennent tout-à-fait schirreux, & quelquefois ils se gangrenent. Ceux des glandes sont plus sujets à l'induration que ceux des chairs, qui suppurent plus aisément. Les uns & les autres

se terminent quelquefois, mais rarement, par la resolution.

Les bubons qui paroissent au commencement, ou fort tard, ou qui ne soulagent pas les malades, sont symptomatiques; & ceux qui les soulagent dans quelque temps qu'ils arrivent, peuvent être critiques.

Que les bubons soient symptomatiques ou critiques, ils doivent être traitez les uns comme les autres, parce que ceux qui sont symptomatiques peuvent par un bon secours devenir critiques; & ceux qui sont critiques, étant negligez, risquent de venir symptomatiques. On s'est servi de plusieurs methodes qui ont eu les unes & les autres des Approbateurs: nous les décrirons toutes, parce que les malades n'étant pas en état d'être traitez de la même maniere, elles seront toutes d'usage. Les uns ont travaillé à faire suppurer les bubons, & les autres à emporter ces tumeurs par les scarotiques: il y en a qui ont extirpé les glandes dès qu'elles ont eu de prise; & il s'en est trouvé qui sans attendre que la tumeur fût sensible, ont fait des incisions assez profondes dès que les malades commençoient à se plaindre d'une douleur aux endroits glanduleux, où les bubons ont coutume de venir.

La premiere vûë qu'on doit avoir lorsqu'on se propose de faire suppurer les bubons, est celle de donner du soulagement aux malades qui souffrent des douleurs vehementes, & de relâcher la peau & les glandes, afin que les humeurs ne trouvant pas tant de résistance, y soient portées en plus grande abondance, & que la tumeur s'éleve avec plus de facilité. On mettra pour cela en usage quelqu'un des cataplasmes suivans, que l'on appliquera

chauds, & que l'on renouvellera trois ou quatre fois par jour. Nous en rapporterons plusieurs ; parce qu'étant souvent pressé, ou qu'on manque de secours, on ne trouve pas d'abord ce que l'on souhaite. Sur le nombre, on choisira celui que l'on voudra, ou que l'on pourra avoir le plus commodément.

Les escargots écrasez après les avoir tirez de leur coquille, appliquez seuls sur la tumeur, & les farines détrempées avec de l'huile, sont assez bons ; ou bien,

On fera une boüillie avec une mie de pain, & parties égales d'eau, d'huile & de vin ; ou bien,

Prenez quatre onces de mie de pain blanc, une dragme de safran en poudre, quatre jaunes d'œuf, faites-les cuire dans une quantité suffisante de lait ; ou bien,

Prenez deux ou trois poignées de feuilles de violette, de mauve ou de guimauve, deux dragmes de semence de lin ; faites-les boüillir dans une quantité suffisante d'eau, & faites-en un cataplasme selon l'art, en y ajoutant quatre onces de mie de pain, quelques jaunes d'œufs durcis, & trois onces d'huile de lys ; ou bien,

Prenez six onces de mie de pain blanc, deux ou trois onces d'huile rosat, ou de celle d'amandes douces, une dragme de safran en poudre, trois jaunes d'œufs ; faites-les boüillir avec une quantité suffisante de décoction de racine d'althea, ou d'eau commune ; ou bien,

Prenez deux poignées de cigüe, deux onces de mie de pain blanc ; faites-les cuire dans une quantité suffisante de lait.

Si la tumeur est à quelque partie où l'on ne puisse pas commodément mettre un cataplasme, comme

comme seroient par exemple, des fronces au visage, (car on doit traiter ces petites tumeurs comme de véritables bubons) on l'oindra souvent avec quelqu'un de ces linimens.

Prenez deux onces d'onguent populeum, quatre onces d'huile de lombois, ou de jeunes chiens; mêlez le tout, & faites-en un liniment; ou bien;

Prenez deux onces d'onguent d'althia, trois onces d'huile de vers de terre; une once d'huile d'œuf; mêlez le tout, &c. ou bien,

Prenez deux onces d'onguent rosat, une once d'huile d'amandes douces, ou de lis, &c.

Les graisses d'oye, de poule, de chapons, d'ours, &c. fonduës & mêlées avec quelqu'une de ces huiles, feront un liniment fort adoucissant. On peut aussi mettre sur la tumeur une emplâtre de mucilage.

Quand on aura un peu amolli & relâché la peau, que le bubon commencera à grossir, les cataplasmes doivent être plus maturatifs ou suppuratifs, c'est-à-dire capables de fournir des parties volatiles, qui en agitant les humeurs; les rarefient assez pour les obliger à rompre les vaisseaux qui les contiennent; en quoi consiste la suppuration.

Le simple cataplasme de levain mêlé avec l'huile ou le vieux oing, suffit quelquefois, comme aussi celui que l'on fait en faisant cuire l'oseille avec de l'huile, ou du vieux oing. Quelquefois aussi il en faut de plus forts, comme seroit quelqu'un de ceux-ci.

Prenez trois oignons blancs, & trois oignons de lys, cuits sous la petite braise ou les cendres chaudes, une poignée de fleurs de sureau, quelques figues grasses; battez, incorporez le tout dans un mortier, en y ajoutant une quantité suffisante d'huile.

le rosat pour en former un cataplasme ; ou bien ;

Prenez deux ou trois oignons cuits sous la cendre & écrasez dans un mortier de marbre, une once de savon de Venise fondu dans une quantité suffisante d'huile commune, deux dragmes de theriaque ; mêlez le tout, & faites-en un cataplasme ; ou bien ;

Prenez deux onces d'onguent basilicon, une once de suye luisante de cheminée, deux jaunes d'œufs ; mêlez le tout, & avec une quantité suffisante d'huile rosat, faites-en un cataplasme ; ou bien,

Prenez trois onces d'emplâtre diachylon fait avec les gommes, autant de basilicon, deux onces de semence de moutarde ; mêlez le tout, &c. ou bien,

Prenez trois ou quatre onces d'onguent basilicon, deux ou trois onces de fiente de pigeon, une quantité suffisante d'huile ; mêlez le tout, &c.

La fiente de pigeon est un puissant suppuratif, celle de l'homme ne l'est pas moins : plusieurs qui s'en sont servis en l'appliquant immédiatement après qu'elle avoit été rendue, ont vû supputer leurs bubons dans fort peu de temps. On peut par quelque raison de la situation de la tumeur, ou de la commodité du malade, se servir à la place des cataplasmes, d'une seule emplâtre de diachylon ou de galbanum.

On continuera l'usage des cataplasmes jusqu'à la maturité de la tumeur, ce que l'on connoitra par la fluctuation du pus, la cessation ou la grande diminution de la douleur, des pulsations, & de la fièvre ; alors il faut sans différer en faire l'ouverture. Mais avant que de parler de la maniere de la faire, on doit remarquer que les cataplasmes émolliens

& anodins doivent être employez principalement au commencement, & jusqu'à ce que la tumeur soit un peu élevée. Cependant si la douleur est trop vive, & que la tumeur soit fort dure, il faut les continuer; les suppuratifs forts feroient dissiper ce qu'il y a de plus volatile, & endurciroient la tumeur.

Nous n'avons pas proposé l'usage des ventouses pour attirer plus promptement les bubons en-dehors; les bons Praticiens les désapprouvent à cause de la douleur qui occasionne un plus grand dépôt, & éloigne la suppuration. Ils désapprouvent aussi les vésicatoires que l'on appliquoit au-dessous de la base du bubon, pour y attirer, à ce qu'on prétendoit, le venin, & en procurer quelque évacuation. Ceux que l'on mettoit aux aines causoient des ardeurs d'urine, & ceux qu'on plaçoit ailleurs étoient toujours suivis de quelqu'autre mauvais effet, tant par la douleur qu'ils faisoient, que par quelques-unes de leurs parties caustiques qui passaient dans le sang.

On ouvrira la tumeur avec le cautere, ou avec le fer. Si l'on employe le cautere, on appliquera une traînée de pierres à cautere de l'étendue de la tumeur; le Chirurgien les laissera autant de temps qu'il jugera nécessaire, se réglant sur l'activité du caustique qu'il employe, & la profondeur du pus; l'escarre étant faite, il la coupera & l'emportera avec le bistouri ou les ciseaux. Si le cautere n'a pas pénétré jusques au pus, ou qu'il y ait quelque suppuration profonde, sans s'amuser à mettre un nouveau cautere, il l'ouvrira avec la lancette pour ne pas perdre du temps: je préférerois même toujours le fer, pour obtenir plutôt une bonne suppuration, qui est retardée par le scarotique, qui fait

une douleur plus longue que le fer, & qui bouché pour un temps l'extrémité des vaisseaux, qui en se dégorgeant doivent décharger le sang de plusieurs particules veneneuses.

On pensera la playe avec des bourdonnets & des plumaceaux chargez d'un digestif fait avec parties égales de suppuratif, de baume d'Arceus, & d'onguent d'althea, ou de celui-ci.

Prenez deux onces de theriebentine fine lavée avec l'eau de vie, deux ou trois jaunes d'œufs, une once d'huile d'hypericon; mêlez le tout, faites-en un digestif; ou de cet autre.

Prenez une once de theriebentine de Venise, autant de miel, demi once d'huile d'œuf; mêlez le tout, &c.

Les bourdonnets doivent être mous, & l'on doit bannir entièrement l'usage des tentes; l'expérience a fait voir combien il est nuisible dans les playes ordinaires, parce que la compression & l'irritation arrêtant les sucs, causent des inflammations & de nouveaux dépôts, ce qui seroit ici fort dangereux; où le séjour du sang est presque toujours suivi de gangrene: on couvrira les plumaceaux d'un cataplasme émollient & anodin, pour apaiser la douleur; ou simplement, s'il n'y a pas de douleur, des compresses soutenues par un bandage convenable, avertissant le malade de se tenir dans une attitude favorable à l'écoulement du pus.

Après les premiers pensemens, pour mondifier & déterger l'ulcère, on mêlera dans le digestif la mirrhe & l'aloës, on le storax; on peut aussi penser l'ulcère avec le mondificatif d'ache, le baume verd de Metz, le baume d'acier, l'eau de vie où l'on aura mis du sucre, & fait évaporer jusqu'à la diminution de la moitié; ajouter même au digestif

ordinaire , si les chairs sont fongueuses , quelque peu de pierre-à cauter , ou de précipité rouge , de mercure brûlé & d'alum , mêlez ensemble.

Lorsque les playes rendent un pus épais , qui est comme colé au bord & au fond , il faut les déterger avec des lavages faits avec la décoction d'orge , ou de pervenche , d'aristoloche , des vulnéraires de Suisse , des feuilles de noyer , & le miel rosat , l'eau de Balarne , l'eau de chaux , le vin ou l'eau de vie seule ou aiguisée de sel armoniac. Ces liqueurs doivent être chaudes , à la réserve de l'eau de vie. Si le pus croupit dans quelque fond de la playe , outre les lotions il faut penser à sec. Si la playe se mortifie dans quelque endroit , il faut la scarifier , & pour la ranimer la baigner avec l'eau de vie camphrée , avec laquelle on imbibera les bourdonnets & les plumaceaux. Si les bords de la playe deviennent calleux , il faut les couper , ou les consumer avec la pierre infernale. Si dans le cours du pansement quelque glande grossit , il faut l'emporter par le caustique , ou l'extirper , si la situation le permet ; s'il y a quelque sinus , l'ouvrir ; & s'il ne peut être ouvert à raison de sa situation , on y fera des injections avec quelqu'une des liqueurs des lavages. Si quelque endroit fournit du sang , on l'arrêtera avec un tampon de charpie sèche , ou trempée dans quelque eau styptique ; & si l'hémorrhagie est considérable , on aura recours au vitriol & aux compresses graduées.

Ne souffrez jamais des chairs fongueuses & blafardes , & ne permettez pas qu'elles poussent trop vite , & sur-tout sur un fond mauvais ; celles qui sont rouges ne doivent pas vous faire plaisir , si elles sont sanieuses & peu fermes ; tenez votre playe bien nette , & voyez tout à découvert ; ne laissez

aucun retranchement à l'ennemi ; c'est l'ouvrage du Chirurgien , l'accroissement des chairs & la cicatrice sont celui de la nature : les bons Maîtres ne sont jamais surpris ; toujours le fer & le feu à la main , ils emportent à chaque pensément ce qu'il y a de mauvais , ils le coupent avec le bistouri ou les ciseaux , ou le brûlent & le consomment avec la pierre infernale ou l'alun brûlé & le précipité rouge , ou quelque'autre scarotique ; & lorsqu'ils voyent la playe nette , les chairs rouges , grainées & fermes , ils n'ont plus rien à faire qu'à les maintenir dans cet état , en les pensant avec l'eau de vie ou le gros vin , le baume de soufre ou le pompholix , & les amener par-là à une bonne cicatrice.

Pendant le pensément on ne doit pas abandonner les remedes internes , les differens symptômes en demandent de differens , on n'a qu'à suivre en cela ce que nous avons déjà dit ; mais comme tous les accidens passent , lorsque le bubon est critique & qu'il suppure , on n'a guere besoin que de quelque leger purgatif de temps en temps réitéré , pour décharger les premieres voyes & le sang de tout ce qui pourroit retenir le virus. Je voudrois même donner pour plus grande assurance la pissenette sudorifique faite avec la squine , la salse pareille , le gajac , le saxafrax , & l'antimoine crud , pour dépeupler entierement la masse du sang par la voye des urines & de la transpiration ou des sueurs , de toutes les particules veneneuses qui pourroient y rester.

Peu de gens ignorent que lorsque la fièvre & les autres symptômes ont disparu , & que le malade a été vuide par des purgatifs , l'on doit accorder une nourriture plus solide , & une boisson plus animée , en mêlant un peu de bon vin à l'eau :

Cette methode de faire suppurer les bubons est la plus douce, mais elle n'est pas la plus sûre; car en attendant la suppuration, les atômes veneneux exaltés & dégagés dans la tumeur, peuvent rentrer dans le sang, & y porter de nouveaux troubles. On ne doit pas attendre la maturité du bubon, & dès qu'il aura assez grossi par l'application des cataplasmes émolliens & anodins, sans apporter aucun délai, on appliquera sur toute son étendue la pierre à cauter ou l'onguent caustique de vigier, ayant eu soin de mettre une emplâtre deffensive pour empêcher le scarotique d'étendre trop loin son action; & lorsqu'il aura agi suffisamment on l'ôtera, & on procurera la chute de l'escarre au moyen des onguents suppuratifs & digestifs, ou simplement du beurre frais, ou de l'onguent rosat. Il sera mieux encore, comme on l'a pratiqué à Marseille, de n'attendre pas la chute de l'escarre par le moyen des pourrissans, mais de la couper & de l'emporter, dès que le scarotique aura fait son action; & si la tumeur n'a pas assez diminué, on mettra un nouveau caustique, on emportera de nouveau l'escarre, ce que l'on réitérera jusqu'à ce que toute la tumeur & toutes les glandes imbibées soient emportées: après quoi on mondifiera, on détergera, & on pensera la playe de la même maniere que nous l'avons dit ci-dessus, sans se trop presser de la consolider, de peur de laisser quelques corpuscules veneneux dans le corps.

Quelques-uns ont trouvé trop de lenteur dans cette opération, dans un cas où il faut d'activité; & ils ont crû d'ailleurs que la douleur que font les caustiques, qui dure plus long-temps que celle que l'on fait par les incisions, jointe à leur effet qui brûle & bouche l'extrémité des vaisseaux, reculoit

la suppuration, que l'on ne sçauroit trop hâter, & pour abréger les voyes, ils ont pratiqué l'extirpation.

Si l'on prend ce parti, dès que la tumeur sera assez élevée pour avoir de prise, on taillera en croix la peau, & on extirpera les glandes imbibées; après quoi il n'y aura plus qu'à penser la playe sans rien changer à la maniere que nous avons déjà proposée. Ces deux operations sont souvent nécessaires, quand on auroit même le dessein de tenter la voye de la suppuration, que l'on ne peut pas toujours procurer, parce que les bubons, comme nous l'avons remarqué, suppurent avec peine, & souvent s'endureissent.

On a été encore plus actif. Un celebre Chirurgien en Allemagne nommé Eggebeckius, homme fort sensé, ayant connu que la suppuration des bubons étoit la bonne voye pour guerir la Peste, puisque c'étoit celle de la nature, il comprit qu'on ne sçauroit trop hâter cette suppuration. La Contagion étant à Hambourg en 1713. lorsqu'il étoit appelé pour quelqu'un pris de cette maladie, dès que le malade se plaignoit de douleurs aux aines ou aux autres parties où les bubons viennent, sans attendre qu'il parût ni rougeur ni tumeur, il faisoit sur l'endroit de la douleur une incision de trois travers de doigts de longueur, & de la profondeur des tegumens; & se faisant ensuite jour au travers de la graisse jusqu'à la glande, il la déchiroit avec les doigts, & dilatoit la playe; & ouvroit par-là, pour ainsi dire, la porte à l'ennemi qui frappoit & qui demandoit à sortir, ce qui donnoit à la matiere veneneuse une grande facilité de s'échapper. Il appliquoit ensuite sur la playe de la charpie sèche, & une empiâtre des-

sive

five par-dessus. Cette operation qui étoit suivie d'une suppuration heureuse, eut un si bon effet, qu'il n'arriva jamais aucun accident fâcheux, & qu'aucun de ceux sur lesquels, on la fit avant le troisième jour, ne mourut; elle fut même pratiquée sur une femme grosse, avec succès pour la mere & pour l'enfant; tous ceux au contraire auxquels on l'avoit négligée ou différée, perirent. (a)

Cette methode me paroît la meilleure; je l'adopte, & je la ferois pratiquer, si le Ciel continuant son courroux affligeoit notre Ville du plus redoutable de ses fleaux: ni la foiblesse des malades, ni la douleur, ni la crainte des hemorrhagies ne doivent pas la faire rejeter. Comme elle doit être pratiquée au commencement, les malades ont alors assez de force pour résister à cette operation; la douleur n'en est pas plus violente que celle qu'on fait souffrir par l'extirpation; & les hemorrhagies qui peuvent survenir ne mettent pas en danger de perdre la vie, comme l'ont dit quelques-uns, le sang n'étant pas encore fondu; je n'y vois au contraire de peril que dans le retardement. On se conduira dans la suite des pensemens, comme ceux de la premiere methode.

Le Charbon ou l'Anthrax (car on ne doit mettre d'autre difference de l'un à l'autre que celle du moins au plus) est une tumeur des glandes milliaires de la peau, qui paroît & se fait connoître par une ou plusieurs pustules un peu élevées & enflâmées, d'une couleur blanchâtre, jaunâtre, ou d'un rouge foncé & noirâtre, dures & profondes; quelquefois on ne voit qu'une pustule blanche sans elevation, qui semble contenir du pus, & qui ce-

(a) *Ephemerid. German. apud. M. Manget, Traité de Peste.*

pendant est sèche, dure & profonde : souvent ce n'est qu'une petite vessie pleine de lymphe, avec un petit point noir au milieu, qui grandit dans la suite ; souvent aussi, sans qu'aucune pustule paroisse, le charbon se manifeste par un ulcère croûté & noir, qui est quelquefois enfoncé.

Ces différentes manières de paroître du charbon dépendent de la différente quantité du virus pestilentiel, de son divers degré d'exaltation, ou de quelque disposition des parties où il se jette ; ce qui fait qu'il n'y a d'abord qu'une glande d'imbibée, ou plusieurs.

Si le venin est moins exalté, les pustules s'élèvent un peu, parce que la lymphe épaissie a le temps de s'amasser ; au lieu qu'étant fort dégagé, il n'est pas plutôt arrêté, qu'il déchire & brûle les glandes & les vaisseaux qui le contiennent ; le charbon ne s'élève pas & noircit d'abord ; il s'enfonce même lorsque l'action du venin est fort prompte.

Les liqueurs caustiques arrêtées portent leurs impressions plus loin ; les pustules deviennent livides, noircissent & s'étendent ; & lorsqu'il y en a plusieurs, elles se joignent & forment un vilain ulcère qui paroît comme couvert d'une croûte semblable à celle qu'un fer rouge auroit produit. Selon la quantité petite ou grande de venin qui est portée sur la partie, le charbon est d'un petit ou d'un grand volume ; & selon celle dont le sang se trouve chargé, le nombre en est différent.

Lorsque le charbon veut sortir, on souffre à l'endroit qui en doit être attaqué une grande demangeaison, qui précède des douleurs très-vives & très-ardentes ; l'on sent à cette partie une grande pesanteur, & tout le voisinage s'en ressent par une grande enflure œdémateuse.

Cette tumeur ne se termine pas par la suppuration ; il s'en sépare une scarre, comme celle qui se détache après l'effet d'un caustique, qui découvre un ulcère putride & rongeur ; elle est comme le bubon symptomatique ou critique, & l'on doit à cet égard tenir la même conduite.

L'effet du charbon est quelquefois si malin, qu'on en a vu certains membres entièrement sphacelés ; il est souvent si prompt, qu'un charbon de la grandeur de l'ongle, s'est trouvé dans quelques heures de la grandeur de la paume de la main, comme on l'a souvent remarqué dans cette Peste-ci. Il est toujours si à craindre, que les Chirurgiens doivent ne pas perdre un moment de temps pour en entreprendre la cure, qui doit être interne ou externe ; à l'égard des remèdes internes nous n'avons rien à changer de ce que nous avons dit ci-devant dans l'article de la cure interne de la Peste, & dans celui des bubons ; quant au traitement externe, toutes les vues qu'on doit avoir ne doivent tendre qu'à arrêter promptement le progrès du charbon, & le faire au plutôt, bien & long-temps suppurer, & le consolider.

Nous ne commencerions pas comme quelques-uns l'ont proposé, par des cataplasmes émolliens, anodins & suppuratifs, ni nous ne mettrions pas en usage le beurre d'antimoine, ni aucun autre scarotique, ni le feu, pour les raisons que nous avons rapportées en parlant des bubons ; nous ne nous contenterions pas même des simples scarifications : mais considérant que l'on ne-sçauoit trop se hâter de donner une issue aux atômes veneneux, qui se portent vers les parties charbonnées, nous ferions d'abord emporter par le fer, autant que la situation des charbons & l'état des malades le permettroit,

tout ce qui seroit gâté : après avoir laissé saigner la playe , nous la ferions bassiner avec l'eau de vie camphrée , ou dans laquelle on auroit fait dissoudre du sel armoniac , & la suite du pansément ne seroit pas différente de celle du bubon. Les digestifs devroient être seulement un peu plus animez , & l'on devroit tremper les bourdonnets & les plumaceaux dans l'eau de vie susdite , mettant par-dessus , si la douleur étoit forte , un cataplasme anodin ; & lorsque la douleur auroit passé , des compresses trempées dans la même eau de vie , étuvant avec la même liqueur toute la partie cedemateuse , & en arrosant plusieurs fois dans le jour tout l'appareil.

Quoique nous ayons recommandé les lotions spiritueuses , cependant si quelque partie tendineuse qui seroit découverte les rendoit trop sensibles , on se contenteroit de panser la playe avec un digestif ordinaire , & l'on couvrirait l'appareil d'un plumaceau garni de nutritum.

Enfin , tous les accidens ayant passé , la playe ayant long-temps suppuré , on l'incarnera , & on la consolidera avec les remèdes ordinaires que nous avons déjà dit.

Les fronces & les pustules charboneuses ne demandent pas un traitement différent de celui du bubon & du charbon.



F I N.